

FIGARO

SUPPLÉMENT ARTISTIQUE
HEBDOMADAIRE

LES ARTS DE LA
BIJOUTERIE
JOAILLERIE
ORFÈVRE

AU MUSÉE GALLIÉRA

ERIC BAGGE
ARCH. D. P. L. G.

NEW-YORK

330. PARK AVENUE

PALM-BEACH

353. WORTH AVENUE

LONDRES

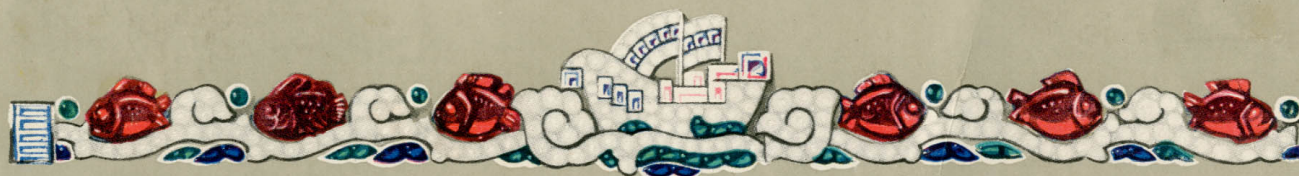
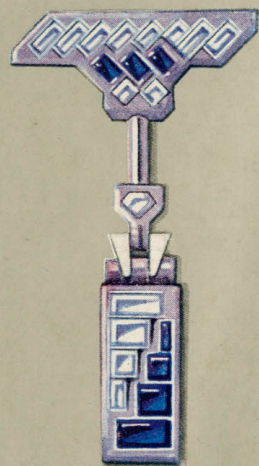
24 OLD BOND STREET

BUENOS-AYRES

952. CALLE FLORIDA

RIO-DE-JANEIRO

150. RUA DO OUVIDOR

**MAUBOUSSIN**

JOAILLIER DEPUIS 1827

PARIS, 3 RUE DE CHOISEUL

N° 237

SIXIÈME ANNÉE

FIGARO

JEUDI

SUPPLÉMENT ARTISTIQUE

13 JUIN 1929

HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

HENRI CLOUZOT, *Conservateur du Musée Galliera* : Les Arts de la Bijouterie, Joaillerie, Orfèvrerie p. 589

JEAN ROBIQUET, *Conservateur du Musée Carnavalet* : Les boiseries de Carnavalet p. 592

J. CHAUVISÉ, *Sous-Directeur de la Manufacture Nationale de Sèvres* : Une exposition de céramiques russes anciennes p. 593

RENÉ CHAVANCE : Tapisseries de la Renaissance p. 596

MARIE-THÉRÈSE GADALA : Voyage en Egypte p. 600

GEORGES FOUQUET, *Président de l'Exposition du Musée Galliera* : La Bijouterie et la Joaillerie modernes.. p. 607

JEAN-E. PUIFORCAT : L'Orfèvrerie moderne p. 615

JACQUES REYLIANE : Au Salon de 1929.. .. p. 606

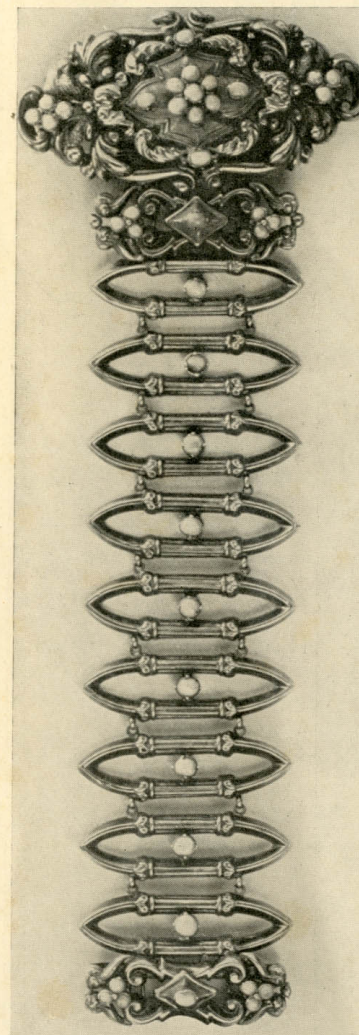
RAYMOND BOUYER : La collection Henry Lapauze p. 597

DENIS COSTER : La collection de M. L.-A. Gaboriaud p. 598

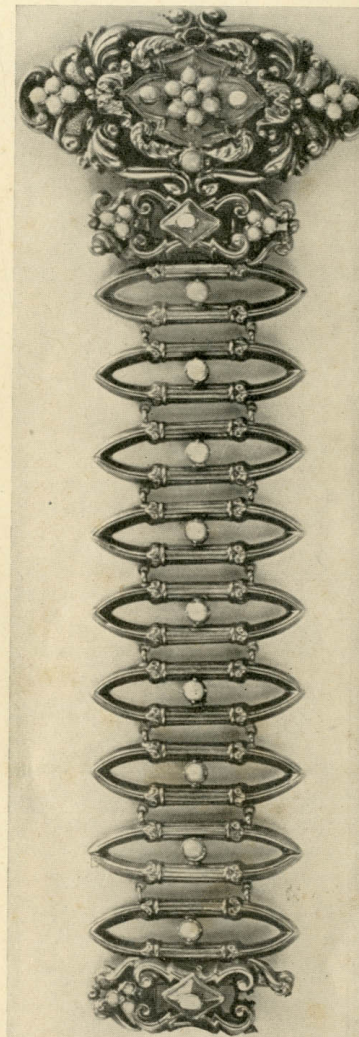
HUBERT DAUNOY : Tableaux anciens et objets d'art provenant de la collection de Mme V.. .. p. 599

MAURICE MONDA : Revue des Ventes : La Collection Marius Paulme.. p. 626

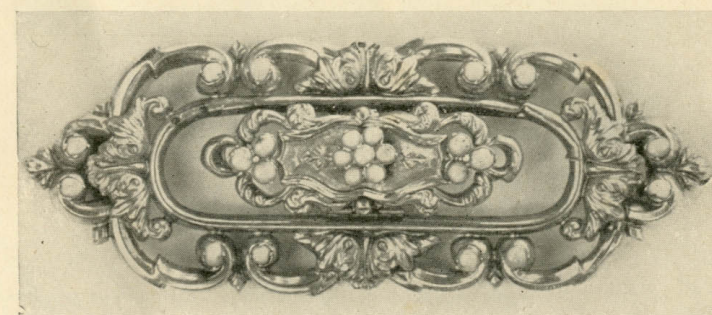
Calendrier des Ventes et des Expositions d'art p. 628 et 629



BRACELET LOUIS-PHILIPPE.



BRACELET LOUIS-PHILIPPE.



BROCHE LOUIS-PHILIPPE.

Trois bijoux figurant à l'Exposition rétrospective du Musée Galliera. Collection Dusausoy.

objets de collection

LOUIS CARRÉ

219, faubourg St. Honoré



Fauteuil (d'un ensemble de six)
Estampille de L. Delanois
Époque Louis XV.

meubles, tapisseries, objets d'art

AU MUSÉE GALLIERA

LES ARTS DE LA BIJOUTERIE JOAILLERIE ORFÈVREURIE



LE MUSÉE GALLIERA.

Quand l'architecte Léon Ginain, à la veille de l'Exposition de 1889, eut achevé le somptueux Palais Galliera, que lui avait commandé une grande dame, amie des arts, on lui prête ces paroles, adressées à ses élèves et à ses admirateurs : « Enfin, j'ai donc construit un édifice qui ne peut servir à rien ! »

L'éminent membre de l'Institut se trompait. L'avenir s'est chargé, une fois de plus, de démentir le prophète. Ces salles aux voûtes peintes à la mode italienne, ces colonnades, ces portiques, ces escaliers, ces balustrades, ces terrasses, toute cette architecture *bel canto* est devenue le foyer d'art le plus vivant du monde. Depuis plus d'un quart de siècle, il rassemble périodiquement les dernières créations des artistes, des artisans et des industriels. Chaque été, il présente à ses visiteurs un visage nouveau de Paris. Toutes les matières, toutes les techniques ont leur tour. Une année le *Cuivre* et le *Bronze* y tiennent leurs États-Généraux. Une autre année la *Verrerie* et l'*Emaillerie*. La *Soie* vient à son rang, comme la *Toile imprimée* et le *Papier Peint*, comme la *Dentelle* et la *Broderie*, la *Porcelaine* et la *Faïence*, le *Reliure* et les arts du *Livre*.

Ces confrontations périodiques sont infiniment précieuses. Elles permettent de faire le point, de déterminer, dans chaque métier d'art, l'orientation du moment. Bien qu'un jury permanent en surveille la composition, elles sont impartiales et libérales.

Elles enregistrent, elles mettent en lumière les courants de la production artistique : elles ne prétendent pas les régenter. L'exclusion n'est prononcée que sur les copies et les redites.

Dans le cycle si complet, qui se déroule à Galliera depuis 1902, il y avait cependant une lacune. Un maillon manquait à la chaîne : celui des Arts précieux : *Bijouterie*, *Joannerie*, *Orfèvrerie*. Les conservateurs avaient toujours reculé devant la tâche périlleuse de rassembler dans leurs salles ces trésors d'or, d'argent, de diamants, de pierres précieuses, qui font de Paris le plus somptueux écrin de l'Univers. Mais voici désormais l'anneau soudé, et par les soins des créateurs eux-mêmes. La Chambre syndicale de la Bijouterie, Joannerie, Orfèvrerie de Paris nous donne cet été *the missing link*. La chaîne est maintenant complète.

Les hauts patronages qui ont accepté, à côté du Chef de l'État et de ses Ministres, d'entourer de leur autorité cette manifestation, suffisent à attester son intérêt national. Les Arts précieux sont, à l'étranger, les meilleurs ambassadeurs de l'art et du goût français. Dans toutes les capitales du monde, on trouve des diamants, des perles, des pierres, de l'or, de l'argent. Mais Paris seulement est capable de fournir la main-d'œuvre pour les monter et en faire des bijoux. A Paris, seulement, dans cette atmosphère d'art unique au monde.



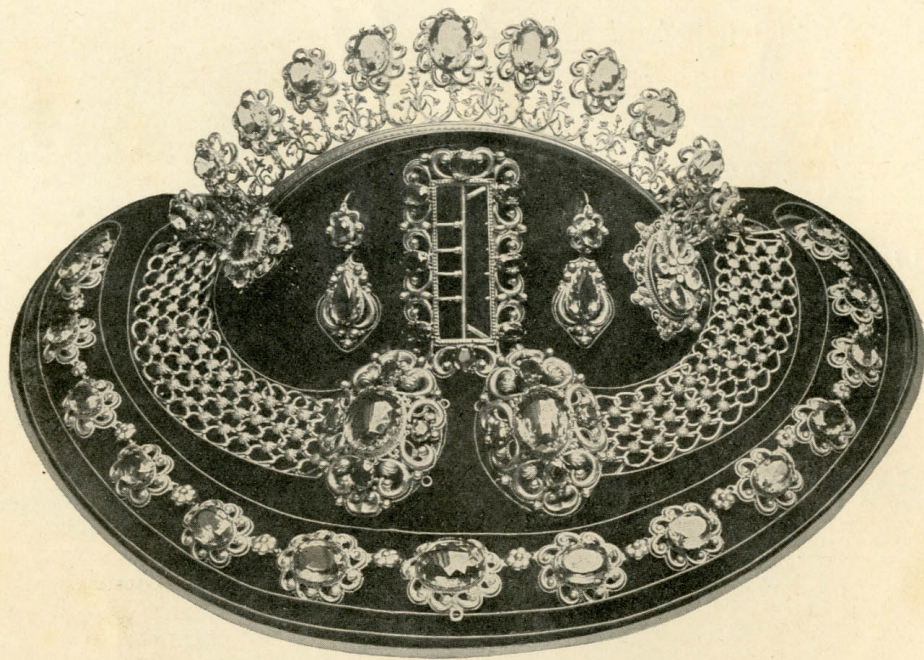
DUCHESSE DE GALLIERA
NÉE DE BRIGNOLE-SALE (1812-1888).

on rencontre les facultés imaginatives, sans cesse en ébullition, mais sagement contenues, dans l'œuvre de création, par nos qualités nationales d'ordre, de mesure et de raison.

Tout cela, la clientèle fortunée des deux mondes, qui vient s'approvisionner de bijoux en France, ne l'ignore pas. Mais aujourd'hui le goût de la parure n'est plus l'apanage des classes privilégiées. C'est le grand

public, Monsieur Tout-le-Monde, qui se passionne pour les créations de nos maîtres en diamants et en gemmes et il se plaint qu'on ne les lui montre pas assez. Nos pères avaient les Galeries du Palais-Royal ; les contemporains de Louis XIII, la Galerie du Palais ; ceux de saint Louis, le Petit Pont. Depuis un demi-siècle, orfèvres et joailliers ont déserté ces arcades du Palais-Royal qui nous apparaissent, dans le mirage du passé, comme un palais des Mille et Une Nuits. Ils ont essaimé dans les quartiers de luxe, au milieu de centaines d'autres industries. Ils n'ont même pas toute à eux cette courte rue de la Paix, où Candide situerait, s'il reprenait son voyage, le pays d'Eldorado. Bien plus, la mode changeante tend de plus en plus à empiéter sur le plaisir des flâneurs en rétrécissant la lumineuse attraction de la vitrine. Il faudrait, pour satisfaire la passion grandissante de la masse, organiser chaque année un Salon du Bijou. Comme pour le Salon de l'Automobile, on y verrait des curieux par centaines de mille.

L'exposition de Galliera est plus intime. Elle suffit néanmoins à mettre en lumière les tendances actuelles de la joaillerie et de l'orfèvrerie, et c'est ce qu'ont voulu les organisateurs. Leur but n'est pas seulement de faire connaître aux Parisiens et aux étrangers, qui se donnent rendez-vous dans la capitale à cette époque de l'année, les créations les plus nouvelles de nos bijoutiers et



PARURE EN OR ESTAMPÉ GARNIE DE TOPAZES BRULÉES.
Époque 1830. — Collection Henry d'Allemagne.



Comment se portait le peigne garni de perles blanches, en 1814, d'après le portrait de M^{me} Gorneau-Dhuisy, née Thierry, exécuté à la gouache en 1814. — Collection Henry d'Allemagne.

classe de la Parure, présidée par M. Georges Fouquet, a eu un lendemain. Il était bon de leur montrer que, loin de s'arrêter, le mouvement n'a fait que s'accélérer dans le sens de l'originalité de la sobriété, de la beauté dépouillée.

Mais si l'évolution s'est poursuivie dans le même sens, il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait apporté dans cet espace de quatre ans, — si court et si long à la fois depuis que les changements de goût se précipitent au rythme de l'automobile et de l'avion, — des modifications sensibles. Le bijou, l'argenterie de 1929 ne sont plus ceux de 1925, encore moins ceux de l'avant-guerre. Ils se ressemblent, mais

avec des caractères plus accusés, dans un sens ou dans l'autre, et qui tiennent aux inspirations personnelles des joailliers dont les créations sont rassemblées ici : MM. Boucheron, Chaumet, Dusausoy, G. Fouquet, Lacroix, Mauboussin, Ostertag, Van Cleef-Arpels, et des orfèvres groupés autour de M. Fouquet-Lapar, le dévoué président de la Chambre syndicale de la B. J. O., MM. Boulenger, Cardilhac, Hénin, Keller, Lapparra, Puiforcat, Quercia, Ravinet, Risler, Roussel, Tétard.

Certes, ces noms sont loin de représenter l'ensemble de la corporation. Mais le but des organisateurs n'était pas de présenter toute la production précieuse de notre temps, mais celle seulement qui ne s'inspirait pas des modèles du passé et faisait

de nos orfèvres, c'est aussi de permettre aux professionnels de s'inspirer de leurs directives et d'œuvrer, à leur tour, dans le sens de l'originalité et de la nouveauté. Certes la magnifique leçon de 1925 n'a pas été perdue pour la corporation. Mais quatre ans se sont écoulés depuis la féerie du Cours-la-Reine. Beaucoup se demandent peut-être si le beau mouvement de modernisme, instauré par la

preuve d'originalité et d'imagination créatrice. Il faut croire que le nombre des convertis à cette règle élémentaire du bon sens est beaucoup plus restreint qu'on ne l'imagine. Il est en tout cas curieux de compter parmi les impénitents plusieurs maisons notoires, dont l'absence ne peut s'expliquer que par leur impuissance à créer du nouveau. Comme on dit en justice, le public appréciera.

Si, cependant, quelque chose pouvait convaincre les joailliers de l'infériorité de ces œuvres du passé, que quelques-uns s'obstinent à copier, la curieuse rétrospective organisée par MM. d'Allemagne, Dusausoy et Vever y suffirait.

Le thème en est charmant : « La parure de la Française il y a cent ans ». L'époque choisie, au lendemain du décor d'apparat impérial, est une des plus heureuses de l'art et de la mode. En exemplaires de choix, on retrouve dans ces quelques vitrines tout l'arsenal de la coquetterie, dont Dubois-Drahonnet, le baron Gérard, Mme Vigée-Lebrun, Th. Lawrence ont paré leurs portraits des belles de la Restauration : larges ceintures orfévres, élégants, diadèmes bordés de palmettes, lourdes chaînes de galériens, bracelets enroulés en spirales, en nœuds, broches ornées de camées. Des collections de breloques et de cachets tintent au bout des châtelaines. Le serpent tentateur s'enlace en bracelet ou en bandeau frontal. Les disciples de Froment-Meurice cisèlent, dans un décor renaissant ou gothique, chevaliers ou nobles dames, pages et lévriers, anges ou amours. L'acier poli, voire la fonte de Berlin se marient à l'or et à l'argent. Mais on se contente généralement de pierres de second rang, topazes, améthystes, aigues-marines. La grosseur remplace la qualité dispendieuse des gemmes classiques.

Faut-il le dire ? Le travail de ces ateliers qui fournissaient de parures la duchesse de Berry et les héroïnes de Balzac, la princesse de Cadignan, la duchesse de Maufri-gneuse, la comtesse d'Espard, paraît bien imparfait, quand on le compare aux admirables montures exposées

à côté. Il n'en est pas autrement de toute cette brillante orfèvrerie musulmane que nous avons découverte il y a un siècle au moment de la conquête d'Alger et que M. d'Allemagne a réunie dans une vitrine éblouissante.

Cette confrontation devrait être de nature à donner plus de confiance à nos maîtres d'à présent, en même temps qu'elle devrait les convaincre que le rôle décoratif qu'on s'efforce de donner au bijou moderne ne date pas d'aujourd'hui. Une parure de 1829 était, comme on cherche à la faire en 1929, un ensemble complet et harmonieux, composé au goût de l'élégante, en rapport avec sa personne et sa toilette.

Un dernier mot.

Pour présenter ces trésors de Golconde, il fallait créer un cadre irréprochable.

L'architecte Eric Bagge s'en est chargé.

Il a édifié, dans la grande galerie de Galliera, un véritable temple du bijou, dont les colonnes massives, les murs revêtus d'argent et soulignés d'or, donnent à l'exposition une richesse et une unité parfaites. Comme en 1925, tous les exposants sont sur le même pied. C'est l'égalité parfaite entre ces maîtres de l'art précieux qui sont les premiers de Paris et du monde.

Il faut savoir gré à la Ville de Paris, qui, en concédant

à la Chambre syndicale de la B. J. O. un de ses plus beaux palais, a permis cette superbe manifestation, d'avoir donné cette preuve unique d'intérêt à nos plus brillantes industries de luxe.

Il en restera plus qu'une impression passagère de goût et de beauté.

Comme des précédentes expositions de Galliera, telles que les organise le jury permanent et son dévoué président M. F. d'Andigné, il en découlera une leçon et une orientation durables. C'est ce que cherchent à la fois la Ville de Paris et la Chambre syndicale de la Bijouterie, Joaillerie, Orfèvrerie.

HENRI CLOUZOT,
Conservateur du Musée Galliera.



PARURE COMPLÈTE : PEIGNE, COLLIER, BROCHE, BOUCLES D'OREILLES.
Époque Louis-Philippe. — Collection Dusausoy.

LES BOISERIES DE CARNAVALET

Alors que l'attention du public vient d'être à nouveau attirée sur le Musée Carnavalet par la belle exposition du Théâtre à Paris, nous sommes heureux d'emprunter les lignes suivantes à la préface que M. Jean Robiquet vient de donner au nouvel ouvrage de son collaborateur, M. François Boucher, consacré aux boiseries de l'accueillante maison de Mme de Sévigné.

« Comme Madame de Sévigné avait de belles boiseries ! » s'exclament parfois les visiteurs de Carnavalet, même

dans les salles — franchement Louis XVI — où la légende évoque le souvenir du chevalier de Fersen.

Si ces personnes trop crédules consultent l'ouvrage qui vient de paraître sur les décorations du vieux Musée, leur religion sera vite éclairée. Sans doute, Madame de Sévigné, malgré toute sa finesse d'esprit, ne s'est-elle jamais piquée de découvrir les styles un siècle d'avance. Il est même probable que notre

grande hôtesse serait fort étonnée, si elle revoyait son ancienne demeure aménagée comme elle l'est à présent et servant désormais de refuge à tant de boiseries parisiennes qui viennent y prendre leurs invalides.

A vrai dire, il reste fort peu de choses de l'aménagement intérieur que la marquise a pu connaître : la pièce que nous appelons le Salon Sévigné ; quelques lambris modestes dans la galerie qui précède ; des corniches d'un joli dessin dans les chambres de l'abbé de Coulanges... Et voilà tout l'héritage du dix-septième siècle.

C'est la Ville de Paris qui eut le mérite, deux cents ans plus tard, d'entreprendre, si l'on peut dire, le reboisement de Carnavalet.

Restait à trouver le moyen de reconstituer ces ensembles en les altérant le moins possible, de dresser nos décors de chêne dans des pièces pour lesquelles ils n'avaient pas été conçus, d'accorder tant bien que mal la hauteur des panneaux avec celle des plafonds, les mesures des chambranles avec celles des portes et des fenêtres, bref

de combiner entre les murs et les boiseries un honnête mariage de raison qui pût donner l'illusion d'un mariage d'amour.

Classées à peu près par époques et réparties en deux familles — les pièces de chêne ciré et les pièces de boiseries peintes, — elles occupent désormais, de part et d'autre de l'escalier de Luynes, tout le premier étage de nos bâtiments neufs qui forme la suite naturelle des appartements Sévigné.

En dehors de la valeur d'art que représente un tel ensemble et de la riche documentation que les spécialistes viennent y puiser, cette variété de décors est particulièrement précieuse dans un musée comme le nôtre, où la couleur locale, l'illusion du milieu ancien, jouent un rôle important. Sur les panneaux de ces salons que le temps a dorés de sa patine, le moindre bibelot prend du

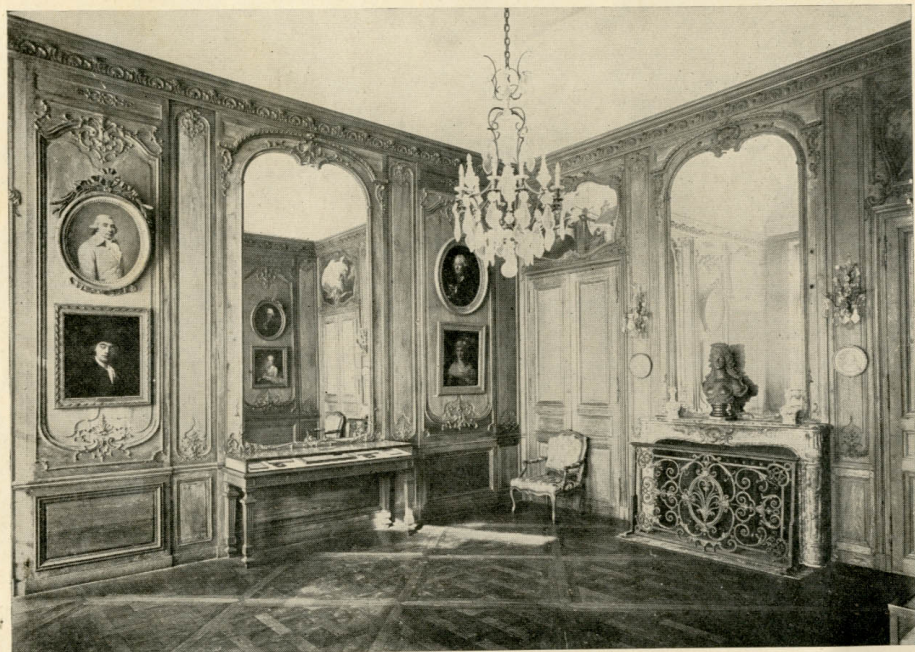
relief, le moindre portrait, le moindre document deviennent plus évocateurs.

Et puis quand tout gravite, chez nous, autour de l'idée parisienne, quand elle est notre sujet même, n'est-ce pas une étrange bonne fortune que de disposer d'une toile de fond si bien adaptée à la pièce que nous avons à mettre en scène ?

Quels que soient leur âge et leur style, les boiseries de Carnavalet ont une origine commune : elles sont nées dans notre ville, elles ont paré nos vieux hôtels, elles ont été sculptées par des artisans de chez nous ; ce sont des Parisiennes de Paris.

Et voilà peut-être pourquoi nous leur trouvons tant de saveur. Elles incarnent le goût raffiné de générations qui précéderent la nôtre. Par toutes les fibres de leur bois, elles tiennent au noble et grand passé dont la tradition nous est chère.

JEAN ROBIQUET,
Conservateur du Musée Carnavalet.



BOISERIES PROVENANT DE L'HOTEL BRULART DE GENLIS, SITUÉ QUAI DE CONTI (ÉPOQUE DE LA RÉGENCE).
GRILLE DE BALCON PROVENANT DE L'ANCIEN CABINET DE PHYSIQUE DU ROI LOUIS XV, A PASSY.



SERVICE À THÉ DU COMTE GRÉGOIRE ORLOFF.
Manufacture Impériale. Règne de Catherine II.
Collection Balachov-Ouchkov.

AU MUSÉE DE SÈVRES UNE EXPOSITION DE CÉRAMIQUES RUSSES ANCIENNES

Le salon d'honneur du Musée de Sèvres où, en l'an 1920, les puissances alliées signèrent le traité de paix avec la Turquie, a été heureusement transformé sur les indications de M. Mstislav Dobuzinski qui y a exercé son talent au sens architectural tout à la fois précis et délicat. Le cadre, tel que l'a conçu l'éminent artiste, est bien, dans sa sobriété, celui qui convenait à l'exposition de céramiques russes anciennes dont M. le Ministre de l'Instruction Publique a récemment présidé l'inauguration. Lignes simples des pilastres qui supportent un velum au travers duquel la lumière tamisée joue discrètement sur les ors des vases décorés, petit salon central rappelant par son arrangement, ses meubles, son lustre, la pièce intime, où l'on se sent chez soi, où chaque objet familier évoque un souvenir, vestibule largement orné de draperies aux couleurs harmonieuses, tout concourt à former un ensemble fait à souhait pour le plaisir des yeux. C'est qu'en effet une atmosphère très spéciale était nécessaire pour la présentation de ce lot de céramiques, le plus important qui ait jamais été réuni.

Nous avons peine à comprendre que c'est à Sèvres et en ce moment que, pour la première fois, les céramiques russes des diverses fabriques se trouvent rassemblées. Rien pourtant n'est plus vrai. Non que de tout temps les



CHASSERESSE.
Manufacture de Gardner.
Collection de M. et M^{me} Popoff.

Russes ne se soient intéressés aux arts du feu et que leur gouvernement n'ait, depuis Pierre le Grand, encouragé la céramique et son développement artistique ; mais les produits de la Manufacture impériale étaient, pour la plupart, réservés aux musées, aux palais, aux présents faits par les souverains.

Par ailleurs certaines fabriques dites : « des mécènes », celles du prince Ious-souppoff établie à Arkhangelskoë, d'André Miclachevski, créée à Gloukhov, de Vselovojski, de Poskotchine, travaillaient pour l'usage personnel de leur propriétaire. C'est dire que les pièces en provenance de ces fabriques ne dépassaient guère les limites des châteaux des mécènes et ceux de leurs proches amis.

Les manufactures privées de Gardner, des Popoff, des frères Kozloff et de nombreuses autres essaimées sur le vaste territoire russe vendaient leurs produits au public. Depuis le milieu du XVIII^e siècle, pour la première, et le début du siècle passé, pour les deux autres, la renommée de ces fabriques s'affirma par la qualité des pâtes et des couvertes employées et l'intérêt artistique de leur production, mais bien peu de leurs œuvres franchirent les frontières de la Russie et il n'était venu à l'idée de personne d'en faire une exposition, même dans leur pays d'origine.

Il fallait un amateur averti comme l'est M. Rozembergh, amoureux des belles choses et doué d'un solide sens critique, pour grouper, avec un goût parfait, une collection qui, par bien des points, est pour la porcelaine russe ce qu'est, pour la porcelaine en général, la collection de Grollier. Toutes les manufactures russes y sont en effet représentées par des pièces de choix, généralement offertes à notre Musée et qui constituent une documentation de premier ordre.

Des prêteurs se sont joints à M. Rozembergh avec la meilleure grâce du monde ; ils ont fait de l'exposition — le mot, le jour de l'inauguration était sur toutes les lèvres — une véritable révélation. On connaissait les grands services de table — ceux des maréchaux, du yacht, du cabinet de l'Empereur, des arabesques — les vases décorés de cartels, ornements des palais ; on était par contre dans une ignorance à peu près totale de ces figurines d'un caractère très particulier ou vibre, chante et s'épanouit l'âme russe et qu'un heureux destin a conduites dans les vitrines du Musée de Sèvres.

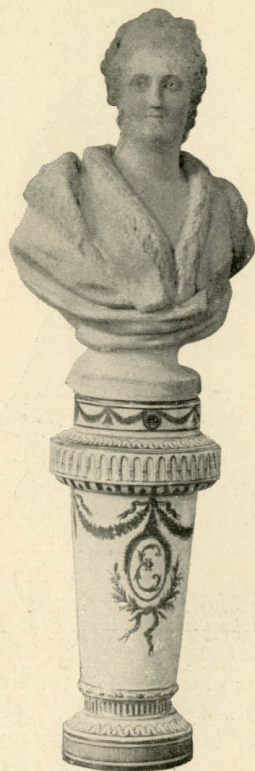
Cette réunion est une manière de Musée Grévin en miniature, à qui rien de ce qui touche à la rue, à la maison, à la vie quotidienne n'est resté étranger. Si la production officielle de la Manufacture impériale et les luxueuses pièces de Gardner et de Popoff s'apparentent à celles de Saxe et de Sèvres, il n'en est point de même des figures et groupes colorés, recherchés dès leur apparition par le public russe, très friand de ces objets d'un réalisme saisissant que la Manufacture Impériale



LA PROMENADE EN BATEAU (ENCRIER).
Fabrique inconnue (1820-1836).
Collection de M. Rozembergh.

marchand de coco, sans oublier ces délicieuses femmes à la palanche dont la démarche souple et balancée fait songer aux jeunes grecques, ni ce serf, triste et las qui revient du labour sur une monture elle aussi lasse et triste.

L'influence étrangère, la française surtout, a certes touché les manufactures russes ; influence, mais non imitation, car, à toute époque, les étrangers même qui travaillaient dans les fabriques de Russie le firent toujours avec un large esprit d'indépendance. Rachette d'abord, puis, sous Alexandre I^{er}, Landelle, Davignon, Joseph Moreau, Swobach, enfin, plus près de nous, Boudet, Beaucé, Derivière, surent avec tact apporter juste ce qu'il convenait de la pensée française pour ne pas enlever à la céramique russe son originalité et son cachet national. La Grande Catherine elle-même, tout adonnée qu'elle était à la culture et à l'art français, désirait en toute chose être russe ; le mérite de ceux qu'elle appela auprès d'elle fut d'entrer dans ses vues. Rachette en particulier, comprit à merveille son rôle ; la série des *Nations de l'Empire de Russie* exécutée soit d'après les gravures du livre de l'abbé Georgi soit d'après nature en est le témoignage : le buste en biscuit de Catherine par le même Rachette



CATHERINE II.
Biscuit de la Manufacture Impériale.
Collection de M. A. Rozembergh.



LE MARCHAND DE GELINOTTES.
Manufacture Impériale.
Collection de M. et M^{me} Popoff.



LE MARCHAND DE GLACE.
Manufacture Impériale.
Collection de M. et M^{me} Popoff.

FIGARO

elle-même mit en vente jusqu'en 1834 à la foire de Nijni-Novgorod, dans son magasin de Moscou et dans celui ouvert au Gostinny Dwor à Saint-Petersbourg. Tous les petits métiers y sont saisis sur le vif, marchand de poissons, cocher, tondeur de moutons, moissonneur, dvornik avec son balai, bonne d'enfants, cordonnier, femme ramassant des champignons, vendeur de sbitène, frère de notre



LE MARCHAND DE SBITÈNE.
Manufacture Gardner.
Collection de M. A. Rozembergh.



FALSTAFF.
Manufacture Poshkotchine.
Collection de M. A. Rozembergh.



LE CHASSEUR KIRGHIZ.
Manufacture Impériale.
Collection de M. A. Rozembergh.

est une excellente pièce. Très amusant est un autre buste, en porcelaine colorée de cette impératrice. Elle fut, dit-on, fort contrariée du réalisme quelque peu brutal de cette œuvre qui contemple, dans la vitrine où il se trouve, le somptueux service à thé dont elle fit présent à Grégoire Orloff, l'un de ses favoris.

Sans doute il convient de citer les porcelaines rares par leur décor, leur provenance, leurs marques ou les souvenirs historiques qui s'attachent à elles, telles la tasse verte avec le portrait du comte Pahlen qui était à la tête du complot contre Paul I^{er}, les œufs que les souverains offraient volontiers à leur entourage à l'époque des fêtes de Pâques, la dame masquée qui, sous le loup, cachait les traits d'une impératrice, la rarissime tabatière portant une dédicace sur son couvercle, la petite tasse rose marquée de l'aigle en or à deux têtes dans une couronne d'or, mais malgré soi on est attiré, obsédé pourrait-on dire, par les figurines ethniques, documentaires, anecdotiques qui sont propres, depuis ses débuts jusqu'à nos jours, à la céramique russe.

Quelle douce harmonie, en effet, que celle de la vitrine où paraissent s'agiter, avec une expression débordante de vie, des personnages vêtus d'un bleu profond obtenu par pose directe du cobalt sur le biscuit sans intervention d'émail ! Voici le jockey qui avait accoutumé d'offrir une pincée de tabac à son propriétaire dès son arrivée sur le champ de courses ; un Daumier les eût volontiers croqués s'ils s'étaient trouvés à portée de son crayon. Voici le paysan portant sur son dos ses sandales de tille, le mendiant à la besace et tous ces types populaires qui émeuvent parce qu'ils sont l'image de la vérité sans fard.

Nous avons eu aussi en France au XVIII^e siècle nos personnages de la rue et des champs. Sèvres a donné le jardinier, le tailleur de pierres, la blanchisseuse, Cyflé le savoyard ramoneur, le savetier,

la ravaudeuse de bas ; ils n'ont rien de comparable aux silhouettes russes. Sèvres a stylisé, idéalisé ses figures, Lunéville et Niderviller en ont vu le côté pittoresque et même un tantinet comique ; les manufactures russes les ont représentées au naturel.

Les groupes sont également expressifs, non ceux dont le sujet est emprunté à l'étranger comme l'aimable *Paul et Virginie* voisin du Saxe ni certains autres sous lesquels on ne serait que médiocrement étonné de trouver la marque de Jacob Petit, mais ceux inspirés par les mœurs locales, par exemple la femme essayant de relever son mari qui a caressé avec trop de persévérance une bouteille de vodka. Résigné comme elle, un enfant la tient par la jupe ; l'œil indifférent et sec il regarde la scène. Elle se renouvelle sans doute fréquemment. Mère et enfant ne s'en étonnent plus. Dans la même vitrine trois moujiks dansent ; ils ont la vodka gaie ; bien qu'ils ne connaissent que le slave, *Carpe diem* est leur maxime ; ils vivent dans le présent, sans souvenir de la rude tâche d'hier, sans souci de la dure besogne de demain.

Très remarquable par son exécution et l'attitude des personnages est cette illustration d'une fable de Krylov : *La soupe de Damiane*. Qu'il est amusant, cet invité, repu et furieux qui reproche à ses hôtes de lui avoir fait faire un trop bon repas ! Et qu'ils sont mignons, ces services d'enfants, ces minuscules petites assiettes du grand-duc Constantin Pavlovitch ! Mais bornons-nous. C'est tout le catalogue qui mériterait d'être cité et décrit.

Les amateurs d'art sauront gré à M. Rozembergh et à ses compatriotes d'avoir permis au Musée de Sèvres d'abriter ces choses aimables, faïences et porcelaines de premier ordre, qui nous ont ouvert sur la céramique russe des horizons insoupçonnés.

J. CHAUVISÉ.
Sous-directeur de la Manufacture Nationale de Sèvres.



ASSIETTE DU SERVICE DES MARÉCHAUX.
Manufacture Impériale (1825-1840).
Collection de M. A. Rozembergh.

AU MUSÉE DES GOBELINS

TAPISSERIES DE LA RENAISSANCE

On n'a pas oublié la somptueuse exposition qui réunit, l'année dernière, au Musée des Gobelins, une suite impressionnante de tentures du Moyen-Âge. M. Planès, l'actif administrateur de la Manufacture, continue la démonstration dans un ordre rationnel. Il n'avait fait qu'aborder le XVI^e siècle. C'est à lui, cette fois, qu'il a demandé la matière de son nouvel ensemble.

L'aspect en est encore saisissant. Pourtant l'atmosphère est tout autre. La production purement religieuse s'est raréfiée. A peine en avons-nous quelques exemples, où subsiste d'ailleurs le caractère gothique dans plus d'un détail, et qui servent de transition, comme les pièces appartenant à l'*Histoire de Saint Julien*, de la cathédrale du Mans.

Le souffle de la Renaissance a passé. Il se manifeste dans la science de la composition et du dessin, dans la richesse décorative des bordures et chasse le mysticisme jusque des sujets d'inspiration sacrée qui s'humanisent ; témoins, les scènes de la *Vie de Marie*, du Musée de Rouen, ou la *Résurrection*, depuis peu léguée au Louvre et qui n'avait pas encore été exposée.

Mais il se développe superbement dans les mythologies, les allégories, les arabesques ornementales ou les évocations de la vie quotidienne. La tapisserie prend des allures profanes et parfois légères pour orner les palais et les châteaux des princes ou de leurs favorites. D'une pieuse parure elle devient l'accessoire indispensable des fêtes galantes.



HISTOIRE DE DIANE. — DIANE TUE ORION.
ATELIERS DE FONTAINEBLEAU. XVI^e SIÈCLE.
Collection de M. le Comte G. de Leusse, Château d'Anet

En outre il a eu la bonne fortune de rapprocher les cinq tentures de l'*Histoire de Diane* que se partagent le château d'Anet et le Musée de Rouen. Malgré de regrettables détériorations, dans leurs tons fanés, elles représentent encore de magistrale façon, la Manufacture royale de Fontainebleau dont on a de bonnes raisons de les croire issues.

Des bandeaux de lit au point, une garniture complète surtout dont les coloris, protégés par un étrange destin des atteintes de la poussière et du soleil, ont gardé tout leur éclat initial, achèvent de nous édifier sur cet âge prospère de la tapisserie où se perpétue, à défaut de la naïve splendeur des siècles antérieurs, une magnifique tradition.

RENÉ CHAVANCE.

C'est la grande vogue des ateliers bruxellois alimentés par les cartons des maîtres italiens ou des peintres flamands italianisés. On leur doit la plupart des ouvrages qui figurent dans cette exposition.

A côté des *Chasses de Maximilien*, ce chef-d'œuvre auquel le Louvre ne fait point la place qu'il mérite ou des *Triumphes*, aux belles ordonnances classiques, du Mobilier national, M. Planès nous montre des spécimens de séries moins connues et dont l'invention est d'une rare saveur, comme l'exécution, d'un précieux raffinement ; tels *Banquet*, du Musée de Nancy avec ses personnages truculents ou l'*Histoire de Gombaut et Macé*, du Musée de Saint-Lô.

LA COLLECTION HENRY LAPAUZE

Il est deux noms inséparables : Henry Lapauze, Ingres ; c'est Ingres, c'est le génie d'Ingres, fait de longue patience et d'indomptable énergie, c'est, comme il disait, « la leçon d'Ingres », qui transportait son tempérament de méridional ; et c'est Ingres qui règne, à lui seul, dessinateur ou peintre, sur sa discrète, mais éloquente collection.

A la revoir, on se croirait encore au Musée Ingres, à Montauban : sur 52 dessins (le 52^e est un *Portrait d'Ingres* par son élève Lehmann, en 1863), 51 sont de cet incomparable dessinateur, le plus grand artiste de son siècle,

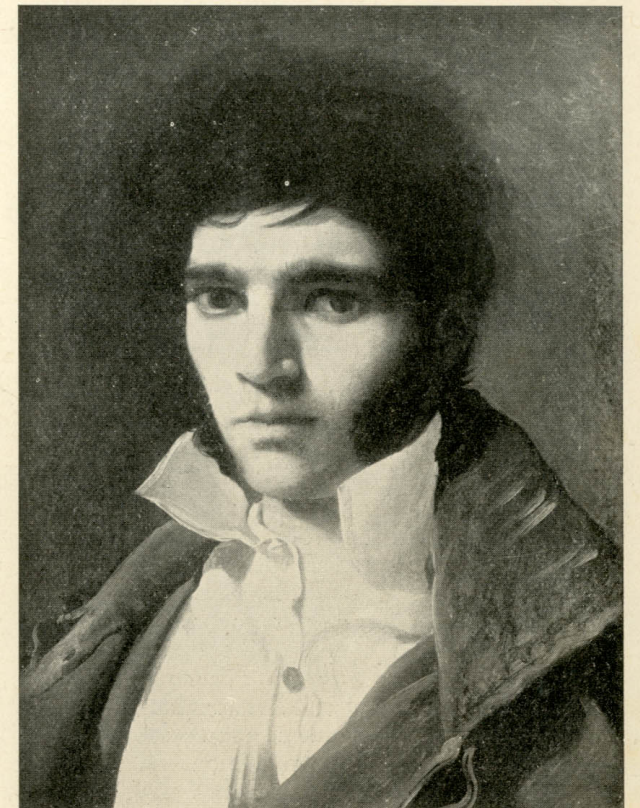


Photo Lahure

INGRES. — PORTRAIT DU SCULPTEUR PAUL LEMOYNE

avec son crayon, et qui se définissait lui-même en définissant avec une si noble exactitude le dessin « la probité de l'art ». Voyez ici, comme à Montauban, comme au Louvre, la moindre étude de mains, tel croquis pour *Romulus vainqueur d'Acron* ou pour l'*Âge d'or*, et ces merveilleux portraits de bourgeois, d'amis, d'artistes ou de grandes dames, qui deviennent sous ses yeux, par la toute-puissance de sa passion de Latin pour la pureté de la ligne, aussi beaux qu'une figure de style sur une amphore athénienne ! Et que d'expression dans la « splendeur du vrai » !

Dans les dix peintures, auprès d'une *Françoise de Rimini*, réplique de celle de Chantilly, de quatre études pour l'*Apothéose d'Homère*, venues de la première vente Degas, faite fin mars 1918, en pleine guerre, et du portrait du sculpteur Paul Lemoyne, qui rappelle le *Granet* de 1807, un chef-d'œuvre s'impose : un portrait en grisaille, où le « pur artiste » apparaît un portraitiste transfiguré par l'amour ; c'est *Madeleine Ingres, née Chapelle*, en 1818, la jeune fille de Guéret devenue l'aimable compagne du maître autoritaire, qui revit avec son doux visage, ses sourcils épais de Limousine et ses yeux gris, tout rayonnants de tendresse rieuse et dévouée à son grand homme, qui l'a peinte *con amore*, comme il jouait sur son violon du Mozart. C'est au Louvre qu'on voudrait voir ce chef-d'œuvre empreint, dans son intimité, du plus beau style italien.

RAYMOND BOUYER.

Après exposition publique, le jeudi 20 juin, à l'Hôtel Drouot, salles n^{os} 7 et 8 réunies, cette collection sera dispersée le 21 juin, à 2 h. 30, par M^{es} F. Lair Dubreuil et Raymond Warin, commissaires-priseurs, assistés de MM. Jos. Hessel et Jules Féral, experts.



Photo Lahure

INGRES. — PORTRAIT DE LA COMTESSE DE SÉGUR-LAMOIGNON.
Dessin à la mine de plomb.

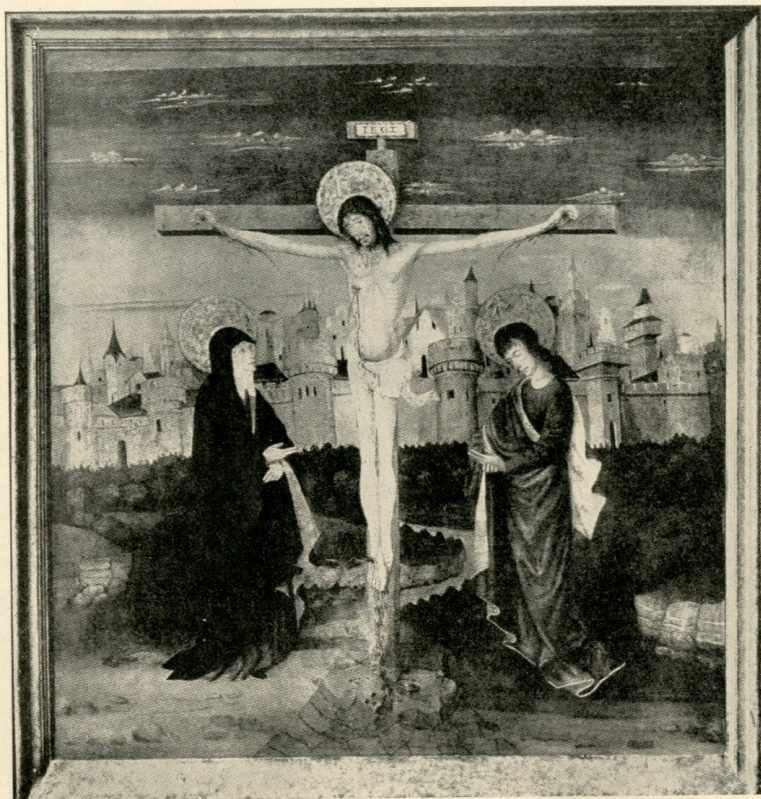
LA COLLECTION DE M. L.-A. GABORIAUD

Voici une grande vente qui ne manquera pas d'attirer tous ceux qui s'intéressent aux œuvres primitives des Ecoles française et étrangère.

En plus d'œuvres anciennes d'Alonzo Cano, de Boucher, Coypel, Gérard, Le Greco, Luca Giordano, Ribera, Restout, Lacroix de Marseille, la collection de M. L.-A. Gaboriaud comprend, en effet, de purs joyaux de la fin du Moyen-Age et du début de la Renaissance.

C'est d'abord un polyptyque, vraisemblablement du XIII^e siècle, et qui se rapproche par sa facture de certaines productions de l'Ecole de Ravenne et du Mont Athos. La composition, qui représente des *Scènes de la Vie de Saint Jean-Baptiste*, se distribue en six compartiments.

Ce polyptyque, aussi remarquable par son travail que par sa rareté, est peint sur bois, comme, d'ailleurs, la plupart des œuvres primitives de cette collection qui, presque toutes, représentent des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est le cas



ÉCOLE D'AVIGNON. — LE CHRIST EN CROIX, LA VIERGE ET SAINT JEAN.
XV^e Siècle.

de la *Sainte Anne* de Masaccio, des *Scènes de la Vie du Christ*, diptyque de l'Ecole de Sienne, et de ce précieux panneau qu'est le *Pèsement des Ames*, d'un rythme si musical, d'un coloris si suave et d'un dessin si pur.

Il en est de même pour d'autres chefs-d'œuvre du XV^e siècle, pour le *Christ de pitié*, *Saint Blaise* et *Saint Sébastien*, *Saint Michel* et *Saint Denis*, sortis de l'Ecole du Midi de la France, pour la *Charité de Saint Martin de Tours* et pour divers tableaux de l'Ecole espagnole et des Ecoles d'Anvers, de Bruges, et d'Avignon. L'un de ces derniers, le *Christ en croix, la Vierge et Saint Jean*, est aussi tragique, aussi poignant que la grande *Pieta* du Louvre.

Quelques miniatures et quelques peintures sur toile, entre autres une détrempe à fond d'or, enrichissent de leurs tons éclatants ce merveilleux ensemble de chefs-d'œuvre auxquels il faut joindre de fort belles sculptures gothiques du XV^e siècle, entre autres *Sainte Anne*, la *Vierge et l'Enfant Jésus*, l'*Education de la Vierge*, et le *Christ couronné d'épines*.

DENIS COSTER.

Après exposition publique, le lundi 24 juin, à l'Hôtel Drouot, salle n° 6, ces objets d'art y seront dispersés, le mardi 25 juin, par les soins de M^e F. Lair Dubreuil, commissaire-priseur, assisté de deux experts, M. Jules Féral pour les tableaux et M. Henri Lémann pour les sculptures.



ÉCOLE DE LA TOURAINE. — LA CHARITÉ DE SAINT MARTIN DE TOURS
XV^e Siècle

SUCCESSION DE M^{ME} V...

TABLEAUX ANCIENS ET OBJETS D'ART

C'est au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle qu'ont vu le jour la plupart des objets d'art qui dépendent de la succession de Mme V..., œuvres charmantes que M^e Lair Dubreuil et M^e Henri Gronier vont disperser dans peu de jours.

Voici, en effet, des gouaches, des gravures, des dessins à la plume, au crayon, à la sanguine de maîtres de l'Ecole française, voici des tableaux des peintres les plus célèbres au bon vieux temps des carrosses et des diligences. C'est toute une époque de légende qui ressuscite sous nos yeux avec *Les Conseils maternels* et *L'Heureux ménage* de Bilcoq, *La Collation* et *La Dentellière*, attribuées à Boilly, *Le Château de cartes* et *La Bonne mère* de Boucher, *Les Lavandières* de Hackert, et, surtout, avec ces merveilles de Huet : *L'Agneau favori* et *La Petite chevre*. Merveilles aussi cette toile si lumineuse de Lacroix de Marseille, *Un Port*, et cette composition d'Hubert Robert, *La Terrasse au bord de l'eau*, d'un dessin à la fois si noble et si gracieux ; merveilles, encore, ces scènes familiales si alertement contées par Swebach, *La Fête foraine* et *La Route du Marché*.

D'anciennes faïences et des porcelaines de Marseille, de Sèvres, de Rouen, de Delft, de Saxe, et surtout de la



PETITE COMMODE A TROIS TIROIRS EN MARQUETERIE
DE BOIS DE COULEUR. GARNITURES DE BRONZE.
DESSUS DE MARBRE SARANCOLIN.
SIGNÉ N. PETIT.
En partie du temps de Louis XV.

Chine et du Japon, complètent, avec des pendules, des bronzes, des bibelots, des sièges, des tapisseries, des meubles, ce fort bel ensemble d'objets d'art.

Au nombre des meubles et des sièges les plus remarquables, il faut citer deux fauteuils de la fin de l'époque Louis XIV, un fauteuil en bois sculpté et ciré, du commencement de l'époque Louis XV, un canapé et six fauteuils à dossiers médaillons, du temps de Louis XVI, une console en chêne sculpté, une petite table en marqueterie de bois de violette, un écran en bois doré, une petite commode à trois tiroirs en marqueterie de bois de couleur, ornée de guirlandes de fleurs et carrelages et signée N. Petit.

HUBERT DAUNOY.

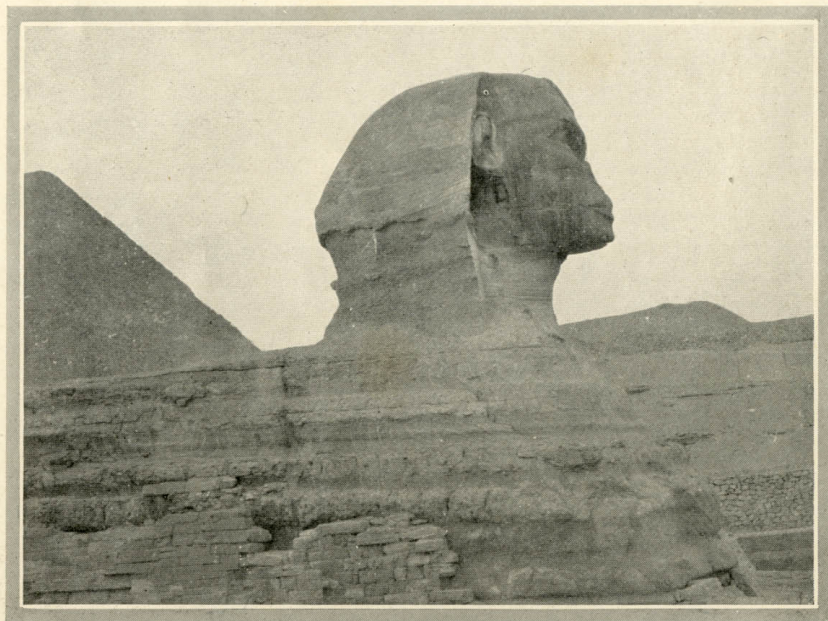
Après exposition publique, le mardi 18 juin, à l'Hôtel Drouot, salles n°s 9 et 10, ces objets d'art dépendant de la succession de Mme V... y seront vendus, les mercredis 19 et jeudi 20, par les soins de M^e F. Lair Dubreuil et de M^e Henri Gronier, commissaires-priseurs, assistés de plusieurs experts : M. Jules Féral pour les tableaux, et MM. Mannheim et Edouard Pape pour les objets d'art.



JACQUES-FRANÇOIS-JOSÉ SWEbach. — LA FÊTE FORAINE.
Signé au centre et daté 1819.

VOYAGE EN ÉGYPTE

I. -- DU HAUT DE CES PYRAMIDES...



LE SPHINX DE GISEH.

Giseh, Mars 1929.

Ce sont elles, les fameuses, les immenses, les uniques qui viennent à moi... de plus loin qu'Abraham, de plus loin qu'Homère, de ces limbes de l'histoire où le monde vagissant ignore l'Égypte adulte qui déjà sait écrire, compter, construire, dont la civilisation peut-être dépasse la nôtre... Ce sont elles, les Pyramides, qui, du bout de cette route poussiéreuse, fondent sur moi — à cent à l'heure...

D'abord trois petits cônes d'ombre sur l'écran bleu... Comme elles grandissent quand je m'approche, comme elles dominent, du haut de cette chaussée qui, depuis trois ou quatre mille ans, leur sert de socle ! Si grandes et si simples, la formule des formules ! et de la même famille que les obélisques, mais plus raisonné, un élan... Qui donc ose leur reprocher d'être nues, alors qu'une telle lumière les habille ! qui donc a osé dire qu'elles déçoivent !...



LA PYRAMIDE DE CHÉOPS, VUE DE MENA-HOUSE.

Sans doute, il y a, au pied des pyramides, ces garages où l'on change son auto pour un chameau ou un âne — comme on ôte ses chaussures aux portes d'une mosquée — ces guides, ces marchands, parasites des lieux saints, ce Mena-House d'allure trop parisienne, dont le jardin pourtant est une oasis exquise... Sûrement, dépouillées de nos souvenirs, de notre imagination et de ce ciel, les Pyramides ne sont, pour qui le veut, qu'un tas de pierres... Barrés les trouve laides, Dorgelès affreuses... Flaubert seul les réhabilite, les admire. Mais le plus bel hommage reste celui de Bonaparte, quand il les présente à ses soldats, le soir de la victoire : « Soldats, du haut de ces pyramides... » Seulement il aurait fallu dire hardiment soixante siècles, remarque Ampère qui certainement se trompe.

Impossible, aussi, de mieux choisir leur décor... Mais c'est du côté désert surtout qu'elles sont belles, prenant peu à peu leurs distances, tours géantes d'on ne sait quelle cubique citadelle qui taille le ciel en triangles.

Autour des pyramides, aussi légendaires que la guerre de Troie, se racontent également bien des fables.

Est-ce que Chéops, qui construisit la plus grande, n'a pas, pour payer ses dettes, prostitué sa fille ? Est-ce que Chéphrem, son fils ou son descendant, n'a pas, par son anti cléricisme, scandalisé l'Égypte ? Pour Mycérinus, l'auteur présumé de la troisième, la première partie de son règne se passe à réparer le mal fait par ses aînés, la seconde, à convaincre de mensonge l'oracle ne lui donnant plus que six ans à vivre... « en faisant allumer tant de lampes et en passant si bien ses nuits à boire et à se divertir dans tous les lieux qu'il croyait propres à lui inspirer du plaisir » que de six ans, il en fit douze.

Mais ce ne sont là que potins d'Hérodote, renseigné par ses drogmans grecs, plus avisés que le mien qui se

contente de dire — avec un laconisme qui ne manque pas de noblesse — : « Ce sont les Pyramides ».

L'histoire, cette fois plus indulgente que la légende, restitue à ces Pharaons calomniés leurs vrais noms et leur vraie figure. Khoufou, Khafri et Menkaoura furent d'excellents rois et de grands guerriers qui, loin d'opprimer leur pays l'enrichirent, non seulement de temples magnifiques, mais en disputant aux Arabes ces mines du Sinaï qui seront l'Eldorado de tous leurs successeurs. Aucun, cependant ne fut payé de sa peine. Ni la momie de Khoufou ni celle de Khafri ne firent antichambre avant de rejoindre le paradis d'Osiris dans la Pyramide construite par leurs soins. Quant à Menkaoura, — dont on admire au Musée du Caire le puissant corps d'albâtre — il paraît que son sarcophage, en route pour le British Museum, sombra mystérieusement, avec le bateau qui le portait dans la « Très Verte »*.

Sur les Pyramides elles-mêmes, autant d'avis... Tombeaux, temples « actes de foi » selon les uns, greniers des Hébreux, instruments de précision, boussoles selon les autres... en tout cas, merveilles de proportions et d'équilibre, merveilles tout court, dont le plus merveilleux est encore qu'elles sont là... Peut-être simplement le « double » d'une de ces dunes — souvent pointues comme elles — qu'un Pharaon rêveur fit copier par l'homme pour emporter le désert dans sa vie d'au-delà... comme ce roi d'Assyrie ou de Perse qui, pour guérir une épouse chère du mal de son pays natal, donnait à ses jardins la forme des montagnes.

En route pour le Sphinx.

Où donc se cache-t-il ? Cette rue des Pyramides cependant, nous y mène... Le voici. Comme il faut lever la tête pour bien le voir ! Plus petit d'abord qu'on ne le suppose, puis plus grand... Bien le centre de ce décor, l'élément femme, celui qui l'anime, qui lui donne son charme. Maintenant derrière lui, s'alignant sur la dune, les Pyramides ne sont plus que son cortège sa cour. Rien qu'une énorme tête, droite sur des décombres... Devant, le désert fuit, le désert flambe, le soleil n'est qu'un grand feu sacré qui, la nuit, doit passer la garde aux étoiles... Comment s'étonner que dans ces lourdes pattes, ce petit temple soit en ruines...

Au pas dodelinant de mon chameau, le Sphinx lentement tourne, tourne... Son profil prognathe et négroïde s'efface (Le Sphinx, n'aurait-il été qu'un esclave ?) la bouche se dessine, sensuelle, le front saille, la face devient camarade, ces yeux vides de prunelles ont l'air de me fixer... Oui, bien cela... De profil, la femme ;

* La Méditerranée, pour les anciens Égyptiens.

de face, la mort... Le masque de Thanatos, en colossal... « Et j'ai trouvé la femme plus amère que la mort » dit l'Ecclésiaste.

Bien des poèmes sont sortis de l'ancre du Sphinx et bien des contes : Qui, de Baudelaire à Maurice Rostand, n'a interrogé :

.....le Sphinx essentiel

Les pieds dans la poussière et le front dans le ciel.

Combien de visiteurs de marque, de Moïse à Bonaparte, sans oublier Cléopâtre... Et de nous avoir ainsi attirés, inspirés, n'est-ce pas après tout le vrai secret du Sphinx ?

Mais qui donc a posé pour cette face tragique ? Un homme ? Une femme ? Les uns disent Chéphrem, les autres Sésostris... D'autres, ce roi chasseur à qui le Sphinx, tandis qu'il se reposait à son ombre, prédit, s'il promet de le désensabler, beaucoup de gloire... Peut-être Rhodope, la Cendrillon égyptienne, dont la sandale, déposée aux pieds de Psamétique par un aigle, se trouva chausser le plus petit pied du monde... Rhodope ou Nitocris, « la belle aux joues de rose », dont la voix, qui n'est peut-être que l'appel du désert, se fait entendre le soir auprès des Pyramides, ...ou bien cette autre dame du temps jadis, Archidice, dans laquelle un autre de nos poètes, venu soigner sa langueur aux bords du Nil, trouve *Aphrodite*.

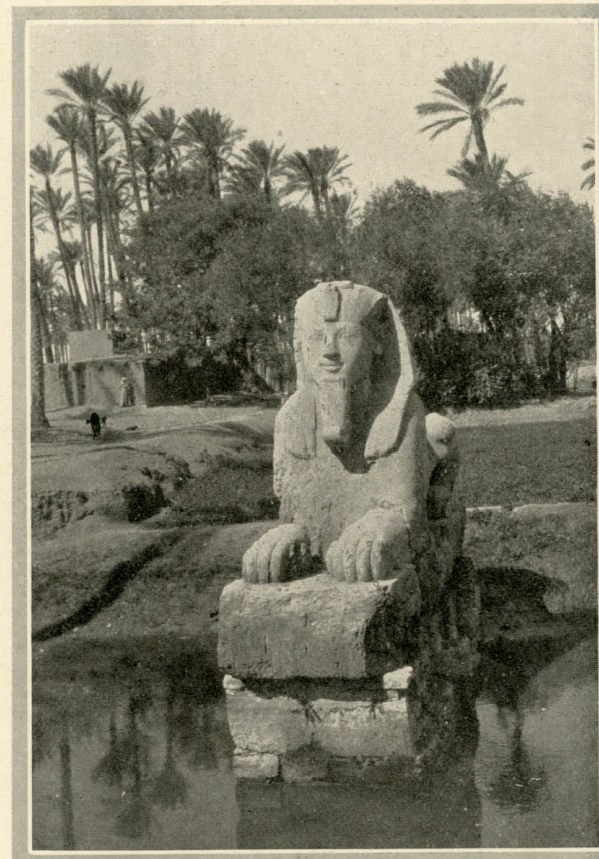
— « C'est la maison du bonheur, dit Démétrios dans son rêve... »

— Mais Chrysis, ouvre une autre porte... »

Et c'est là, peut-être, l'autre secret du Sphinx...

J'ai voulu dire adieu au grand Sphinx le soir, à l'heure où d'habitude le désert est en or... Un ciel gris, fade, des Pyramides ternes... un vrai soir d'Occident sur la lande bretonne...

*Mais, là-bas, vers les villages qui s'illuminent,
Les hommes, les chameaux, lentement s'acheminent
Comme la caravane antique des pasteurs.
Et ce désert éteint, quand même, a sa splendeur.
Plus rien que le désert et moi sous le ciel sombre,
Et le Sphinx qui déjà n'est plus qu'un masque d'ombre,
Une question du Sort posée au jour qui fuit,
Un grand fantôme noir qui parle avec la nuit...
Spectre, face cruelle, ironique et menteuse,
Tête de mort avec des lèvres d'amoureuse,
Tout ce que l'on raconte en ton nom n'est pas vrai,
Depuis qu'Œdipe est mort tu gardes ton secret,
Déesse, ange, démon, ô bête à face d'homme,
Grandeur et néant... ce que nous sommes.*



RUINES DE MEMPHIS. — SPHINX D'ALBâtre.

II. -- LA BELLE AUX EAUX DORMANTES

*" Le temple menacé, pierre encore presque neuve,
Répète dans l'eau son profil "*

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

Assouan. Mars 1929.

Palmiers en touffes, villages bruns, moutons et buffles piqués dans une mince bande verte au fond de laquelle scintille le Nil. A gauche, pointu, dentelé, ou plat à l'infini, rien que du rose : le désert. Entre les deux, le train, mon train. Plus que cet embu matinal qui noie le pied des maisons et des arbres, toute l'indolence de l'Islam baigne ces choses. Des noms m'appellent au front des petites gares : El Kab, Kom-Ombo, Edfu, qui chacun, je le saurai plus tard, ont leur histoire et leur temple, qui ne sont pour moi, dans cette fuite, qu'un marché, un minaret, quelques chameaux... Sur le quai aveuglant, la robe bleue des porteurs fait ombre comme leur face. Mêmes turbans et mêmes robes aux croupes des petits ânes qui, le long de la route droite comme un rail, trottent... Paix sur les hommes et paix sur les bêtes sous ce ciel d'émail bleu qu'aucun nuage ne craque... Et cela continue ainsi pendant des heures, comme cela continue sans doute depuis des siècles.

Enfin chaud, trop chaud même, c'est Assouan. Assouan, si directement sur le Cancer que quand le soleil est dans le tropique — disent les anciens — ni arbres, ni animaux n'y font de l'ombre. ... Assouan, la Syène des Grecs, la Sainte-Hélène de Juvénal qui, sous prétexte d'y commander une cohorte, y paie la griffe de ses satires... Assouan, limite du monde égyptien puis romain, rempart qu'escaladent les convoitises de tous vers cet Ophir — le Monomotapa du bon La Fontaine — où les flottes de Salomon vont cueillir le santal pour en faire les harpes du Temple... Assouan, fille du Sud, digne et langoureuse, comme les oasis sahariennes...

Plus poétique, sûrement, d'y arriver par eau sur une dahabieh aux ailes d'hirondelle, même sur ce bateau Cook,



PHILÆ.

hippopotame de tôle dont l'avantage est, qu'une fois dedans, on ne le voit plus. Mais que c'est beau quand même à découvrir de ma fenêtre à pic sur le Nil. Maté plus haut par le barrage, le Nil ici prend sa revanche se cabre, se brise contre les rocs de granit, métalliques, qui le divisent... puis de nouveau indolent et très bleu ceinturé d'un ruban lisse Eléphantine, mollement couchée au pied des falaises blondes, qui fait la sieste.

Pourquoi, Eléphantine ?

Parce que, dit le Français, c'est là qu'on vit jadis ces premiers pachydermes. Parce que, dit l'Italien, toute couverte de vignes, elle avait autrefois la forme de l'éléphant... parce que, dit l'Allemand, elle

fut de tout temps le marché de l'ivoire...

On vend toujours de l'ivoire dans les bazars d'Assouan, sous forme de pommeaux de canne, de manches de chassemouches et de bien d'autres choses, mais sur la croupe pelée de l'île d'Eléphantine il n'y a plus de vignes... depuis paraît-il, que certain pacha ayant été assassiné pendant son ivresse, son successeur fit arracher de l'Egypte cet « arbre du raisin », proscrit par le Prophète et responsable du crime.

Ce soir, sous l'Etoile du Sud, guide des caravanes vers les pays de l'or, sous cette nuit, qui « brille d'elle-même » comme toutes les vraies nuits africaines, Eléphantine toute noire est bien ce monstre étrange, jadis casqué d'un temple, devant lequel rêvèrent Antinoüs, Cléopâtre, peut-être Pierre Louys, et plus récemment Lord Kitchener.

Shellal. Point terminus du chemin de fer, point de départ pour Philæ. Dans la brèche de la grande muraille — Porte de la Nubie — gourbis et fellahs se dorment au soleil. Faces noires et robes blanches, ébène et ivoire comme



P.-A. DE LASZLO. — PORTRAIT DE
S. M. FOUAD I^{er}, ROI D'EGYPTE.
SALON DE 1929. — Société des Artistes Français.

tout ce qui vient de chez eux — les bate-
liers nubiens, debout sur leurs barques, ont
grand air. Rien de servile dans leur regard,
ni d'hostile... Indifférents et dignes, ils
sont très loin. La baie devient un cirque,
un grand cirque d'eau calme. Solitude et
silence... Rien que le choc des rames, le vol
des oies sauvages qui ce soir sur la berge
viendront boire l'eau du Nil... Pour se
donner du cœur, les bateliers chantent :

*Celle que j'aime est belle et je suis pauvre...
Qui me donnera de quoi parer celle que j'aime...*

Et encore :

*Ma barque est légère est rapide...
Elle n'est pas chargée d'hommes, mais de fleurs.*

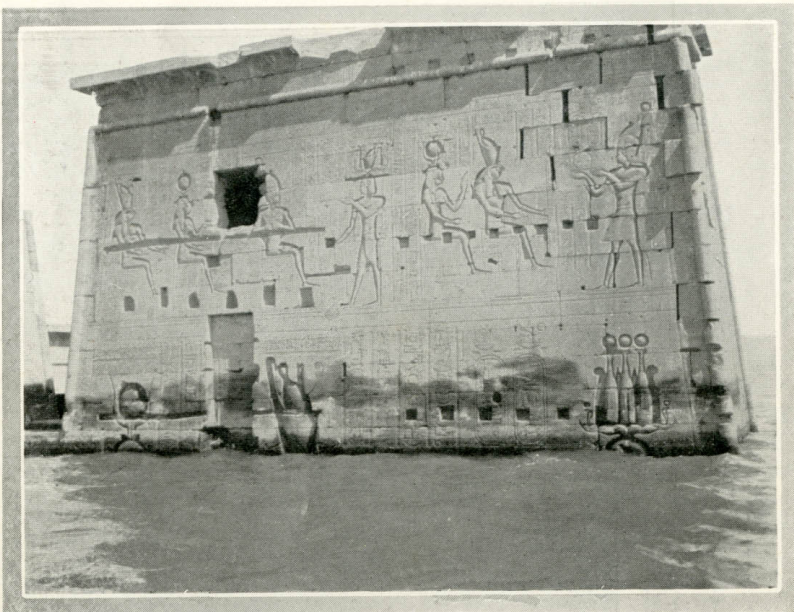
Chant guttural, plaintif, qui scande l'ef-
fort des torsos, pur comme l'air, pur comme
leurs regards, pur comme ce décor...

« Ce que le monde a de plus beau, écrit
Flaubert, je me le suis donné d'avance ».

Mais Flaubert, en Egypte, ne voit
que les chameaux, les crocodiles et les dan-
seuses... Certains paysages émeuvent comme
une rencontre. Je vais à Philæ comme à un rendez-vous.

Au loin, ce nénuphar, de plus près cette corbeille —
offrande que quelque prêtresse jadis a laissé choir — ces
chapiteaux en fleur que l'eau semble porter, c'est Philæ.

Oui, je sais... Les archéologues dédaignent ce temple,
plus jeune de mille ans que les autres, œuvre de la déca-
dence... Pourtant, au temps des Romains, Philæ eut sa
vogue... Sur ce registre de pierre, empereurs et Ptolémée se
sont inscrits. Cette Isis géante, dont les cornes seules
émergent n'est-elle pas le portrait d'Arsinoë l'incestueuse ?
Le 13 ventôse de l'an VII, en haut de ce pylône, nos trois
couleurs ont flotté. Mais qu'importe après tout le
passé de ce temple, ses sculptures, leur histoire et toutes
ces précisions qui encomrent et déroutent, ce qui me
passionne ici, c'est l'instant... cette rose de pierre dont le
fleuve jaloux cache la tige, comme les hypogées cachaient
leurs morts royaux, ces beaux Nubiens en bronze, vivants



PHILÆ, TEMPLE D'ISIS. — PYLONE DÉCORÉ PAR NECTANÉBO

génies du Nil, le clapotis de l'eau qui joue avec la pierre,
l'attitude recueillie des hommes et des choses, ce lac sacré
qui a le désert pour enceinte.

Décor artificiel cependant, s'il en fût !

Autrefois Philæ n'était qu'une île comme les autres,
avec un temple sans doute pareil à tous les temples...
C'est le barrage qui, refoulant les eaux du Nil, en fait huit
mois par an cette « belle aux eaux dormantes »...

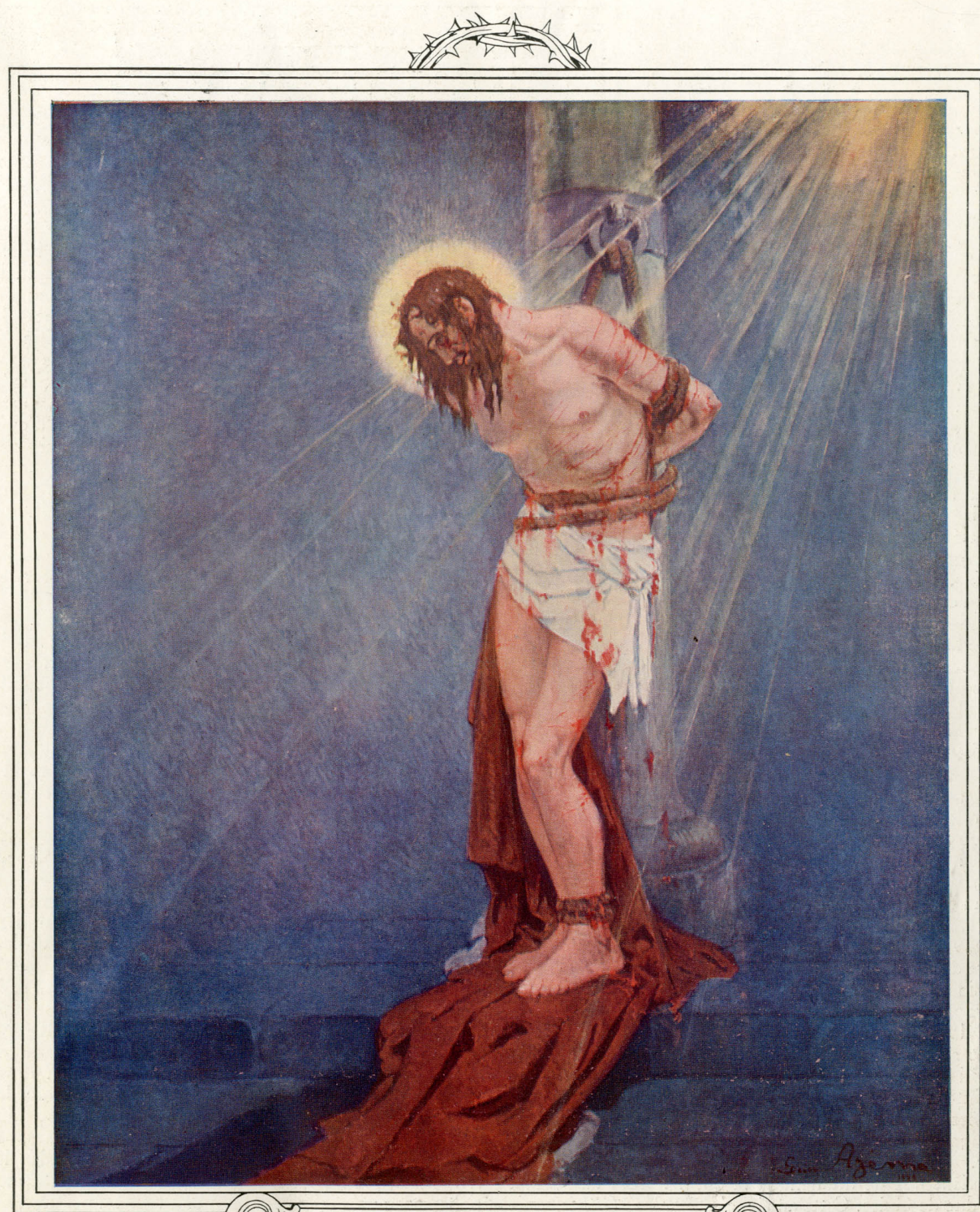
Le barrage l'a créée, c'est lui qui va la perdre.

« Les Anglais vont, l'année prochaine, élever de six mètres
le barrage du Nil. Du coup, le sanctuaire d'Isis aura com-
plètement plongé, la plupart des temples de la Nubie
seront dans l'eau et des fièvres infecteront le pays. Mais
cela permettra de faire de si productives plantations de
coton ! »

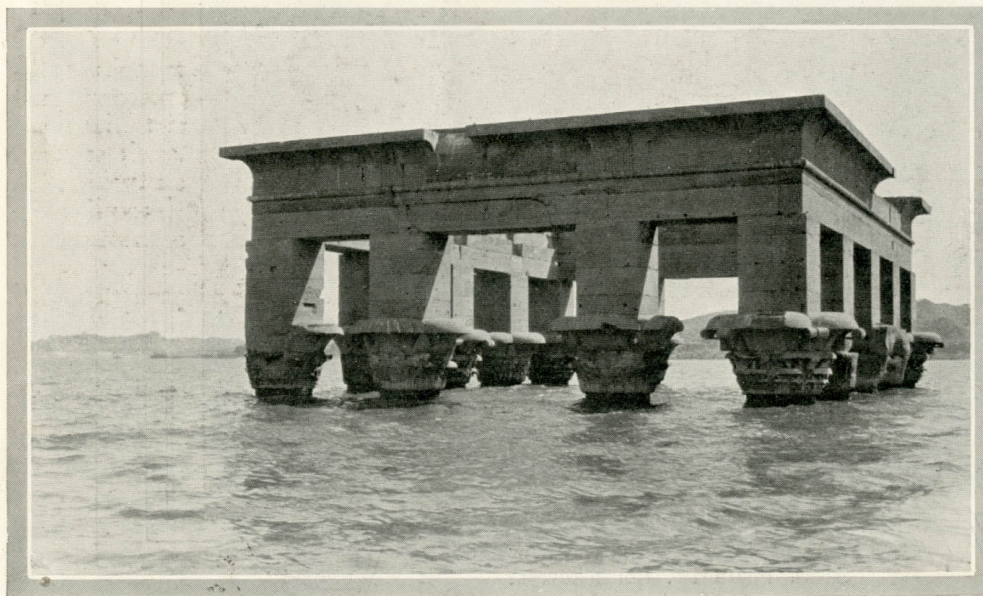
Ces lignes signées Pierre Loti — 1907 — sont aujourd'hui
plus actuelles que jamais. On ne parle là-bas que de la
hausse du barrage. Cette perspective semble même
n'émouvoir personne. La vie de mille Nubiens vaut
plus que celle d'un temple, le Nil-or, sève de l'Egypte,
doit rendre tout ce qu'il peut... Celle que les no-
mades barbares eux-mêmes ont respectée, il faut que
le progrès la tue... Mais la déesse invisible et tou-
jours présente n'abandonne pas encore son sanctuaire.
Elle s'apprête même à faire un long voyage... On dit :
qu'un riche Américain vient d'acheter Philæ.

MARIE-THÉRÈSE GADALA.

Photographies
de Mme Marie-Thérèse Gadala.



LOUIS AZÉMA. — FLAGELLATION D'APRÈS SAINT JEAN
« Ils ont frappé mon corps comme une enclume. »
SALON DE 1929. — Société des Artistes Français.
Peinture exécutée avec la palette Stic B.



PHILÆ. — KIOSQUE DU TEMPLE D'ISIS

AU SALON DE 1929

Louis Azéma est comparable, par certains aspects de sa personnalité, avec les artistes de la Renaissance. Beau chanteur aimé du public de l'Opéra-Comique, il semble avoir réconcilié la peinture et la musique. Du moins, il concilie l'art sonore des vocalises avec le langage muet des formes plastiques, car il a connu au Salon des Artistes Français d'autres succès du meilleur aloi. Azéma est un vrai peintre : titulaire d'une mention honorable en 1911, médaillé en 1912, titulaire d'une médaille d'or et hors concours en 1921, tels sont ses titres. Aussi bien, ne craint-il pas de se mesurer avec les grands sujets. Il nous



LOUIS AZÉMA — GITANE.
SALON DE 1929. — Société des Artistes Français. — (Peinture exécutée avec la palette Stic B.)

souvent que de dramatique façon, il retraça l'assassinat du duc de Guise. Cette année, c'est par une *Gitane*, vraie Carmen de Bizet et par une *Flagellation du Christ*, qu'il s'impose aux visiteurs du Grand Palais. Mais si nous tenons à reproduire ces deux œuvres c'est parce qu'elles témoignent plus particulièrement de la préoccupation de l'artiste pour les problèmes techniques. Azéma recherche tout ce qui peut améliorer, rendre durable les témoignages contemporains du « bel art de la peinture ». Il sait la fragilité, l'instabilité des couleurs chimiques, combien elles se modifient sous l'action de l'atmosphère et des acides qui les vicient. D'où son souci de peindre pour longtemps,

avec de belles matières inaltérables et en employant la palette Stic B. Azéma s'associe de probante façon au mouvement d'opinion qui entraîne tant d'artistes vers ce produit, qui a permis déjà à Maurice Denis de rénover la grande décoration murale dans son admirable fresque de l'église Saint-Louis de Vincennes, qui a donné aux architectes le moyen d'employer la couleur dans les constructions modernes en béton armé et dont l'utilisation au Casino de Pau aussi bien qu'à l'église d'Elisabethville a été signalée par la presse. Mieux que les couleurs plus communes, le Stic B allie les

tons mats aux gammes des plus éclatantes et des plus riches nuances. Azéma aura rendu à tous les peintres, ses confrères, un généreux service en leur signalant par son exemple que le produit pratique qui sert à la décoration, au ravalement et au revêtement de la pierre peut contribuer sur la toile à la décoration du home, dont cette pierre ou ce ciment armé sont l'essentiel élément.

Curieux de tout, loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, se moquant des sots et bravant les méchants, *Figaro* ne se devait-il pas, à son tour, de signaler ce Triomphe de la Couleur, dû à des artistes et à des industriels français?

JACQUES REYLIANE.

LA BIJOUTERIE ET LA JOAILLERIE MODERNES

L'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 a marqué une étape de l'évolution de l'Art Décoratif dans tous les domaines.

Elle a eu le grand mérite, entre autres, de permettre au public de se familiariser avec les formules nouvelles.

Après le grand succès qu'y ont obtenu nos industries, il nous a semblé intéressant, à cinq années de date, de montrer aux amateurs français et étrangers que si l'Art Décoratif dans son ensemble a évolué, les joailliers ne s'étaient pas tenus à l'écart du mouvement général.

Avec la vie moderne et ses exigences il ne peut plus être question d'avoir des bijoux avec des petits nœuds Louis XVI ou des ornements empruntés à d'autres époques.

La caractéristique de la vie actuelle est la vitesse. Il faut que la composition d'un bijou soit vivement comprise, et celui-ci doit donc être conçu avec des lignes simples, dépourvu de toute mièvrerie et de tout détail superflu. Il doit avoir comme point de départ un principe de « construction » où se manifeste le rythme harmonieux des proportions, des masses et des coloris.

Tous ceux qui créent des modèles de bijoux comprennent aujourd'hui ces règles primordiales du décor de la toilette féminine, et on pourra voir au Musée Galliera l'application affirmée de ces tendances.

Tout bijou, doit comporter une idée dans sa conception aussi bien pour celui fait d'une pierre seule, fût-elle de grand prix, — que pour celui composé d'un ensemble de pierreries. Il ne doit pas donner l'impression d'un insigne de société par l'uniformité répétée de sa monture : il doit au contraire être empreint d'une note personnelle.

Toute femme ne peut porter indifféremment le même bijou : celui-ci doit s'adapter en quelque sorte à la personne elle-même, selon sa taille, son teint, selon l'ambiance dans laquelle elle se meut.

Un bijou ayant cette caractéristique fait aussi bien hon-

neur à celle qui le porte qu'à celle qui a su le choisir, et qu'à celui qui l'a conçu et exécuté.

Il faut laisser à ceux qui veulent faire étalage d'une fortune nouvellement acquise le mauvais goût d'exposer ostensiblement leurs nouvelles richesses. Mais les vrais amateurs comprennent tout le charme d'avoir un objet qui reflète une recherche, une création, quelle que soit la valeur des pierres qui le composent ; et il ne doit pas être la seule représentation d'un échange d'un nombre plus ou moins élevé de billets de banque.

Nous constatons, du reste, depuis quelques années une évolution très caractérisée dans ce sens, évolution qui ne semble que s'affirmer de plus en plus.

Paris possède une pléiade d'artistes tout prêts et très qualifiés pour composer les pièces empreintes de note artistique ; nos ouvriers sont des techniciens parfaits et avec de tels éléments de coopération nous réalisons des bijoux qui ne se rencontrent en aucun pays dans le Monde. C'est à Paris qu'on vient chercher les bijoux de goût, ce n'est qu'à Paris qu'on peut les y trouver.

Cette suprématie de nos deux industries, nous devons l'affirmer et nous devons de temps en temps, à des dates fixes, faire une Manifestation d'Art comme celle qui est actuellement au Musée Galliera. Le public et tous ceux que les bijoux intéressent y verront les nouveautés conçues et réalisées, et ils y trouveront aussi les « tendances ».

Nos créations appréciées et consacrées par nos élégantes sont recherchées de l'Etranger, où elles vont diffuser la culture et la pensée françaises, faisant de la propagande à l'égal des autres productions de l'esprit.

Il est incontestable que dans quelque centaine d'années nos bijoux seront recherchés pour les Collections et pour les Musées où ils auront leur place.

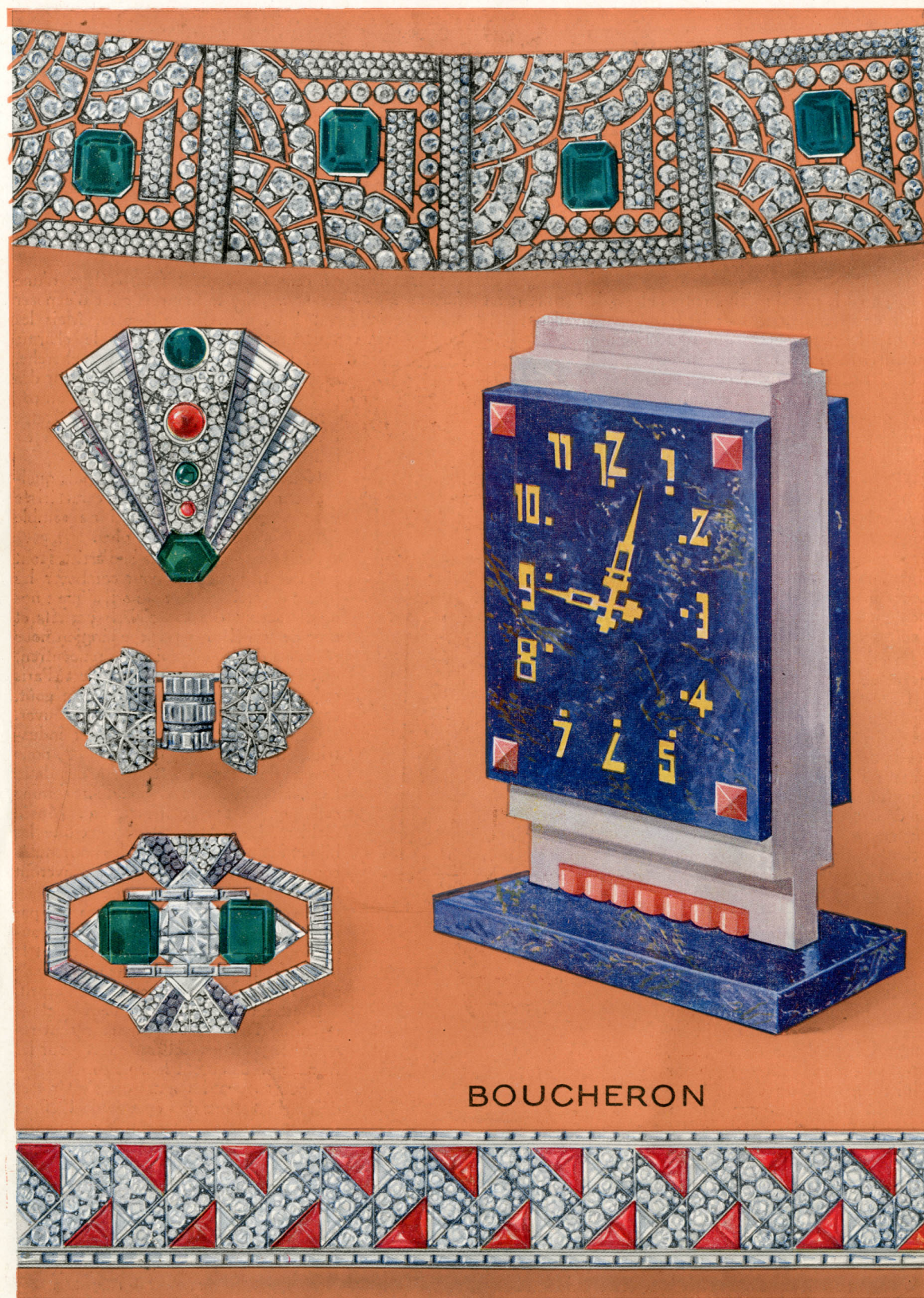
Nous voyons les amateurs s'intéresser déjà aux créations de l'époque de 1900, et rechercher, dès maintenant, à ce premier tiers du XX^e siècle, des pièces exécutées à cette époque qui a vu donner le premier coup de pioche à tous ces vieux errements, époque qui fut le berceau de ce renouvellement de l'Art appliqué !

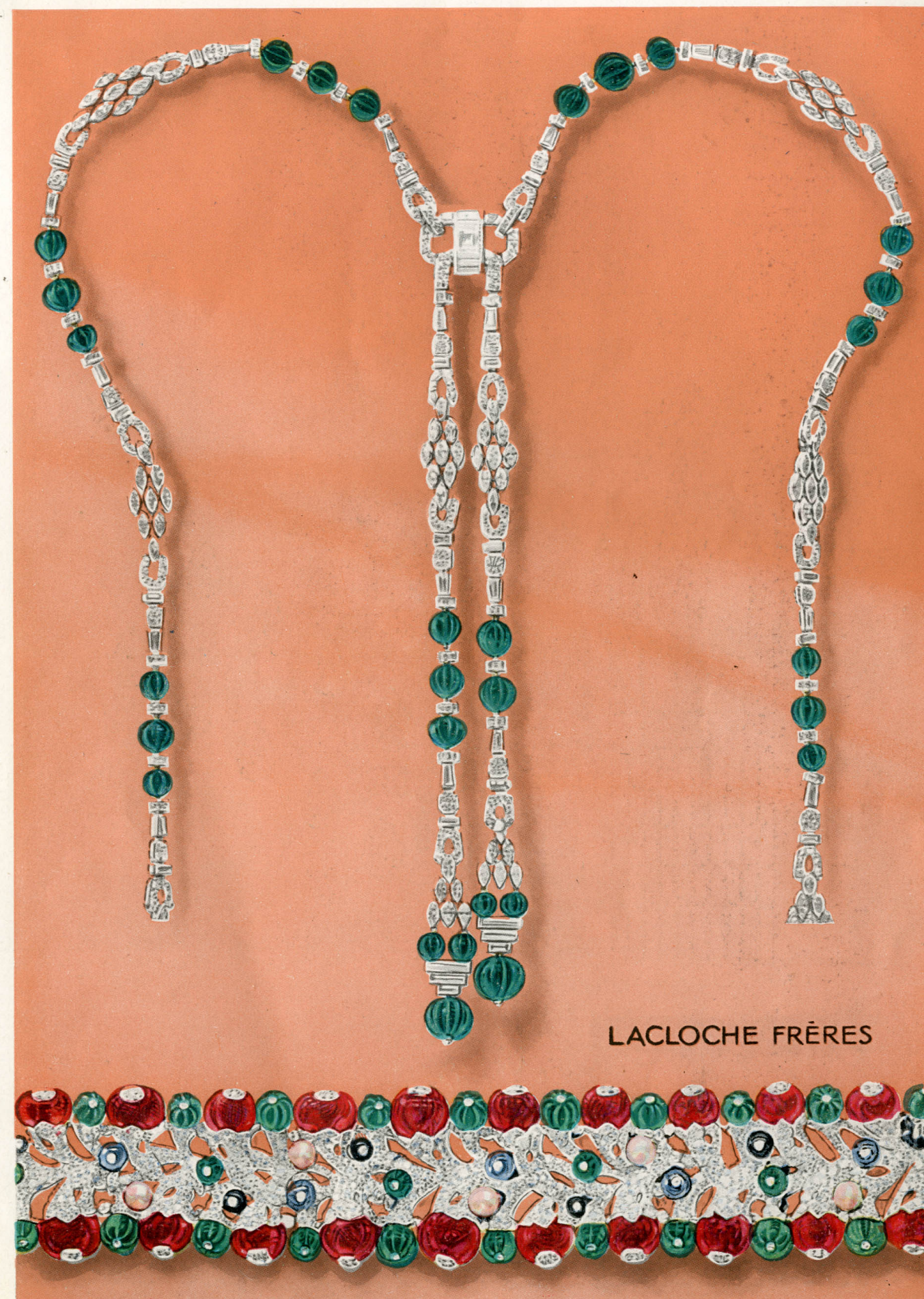
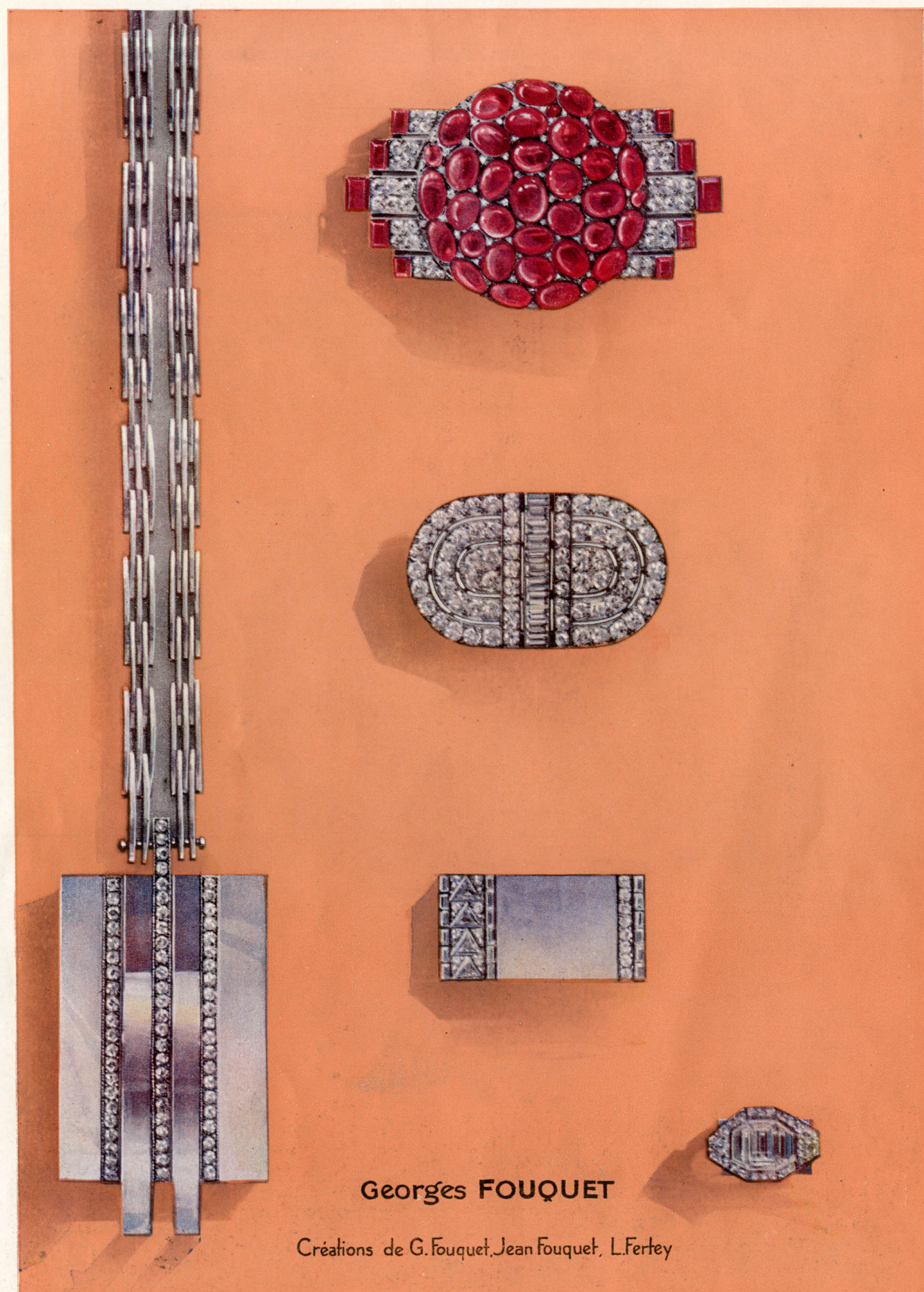
Ceci n'est-il pas pour nous rendre rêveurs !

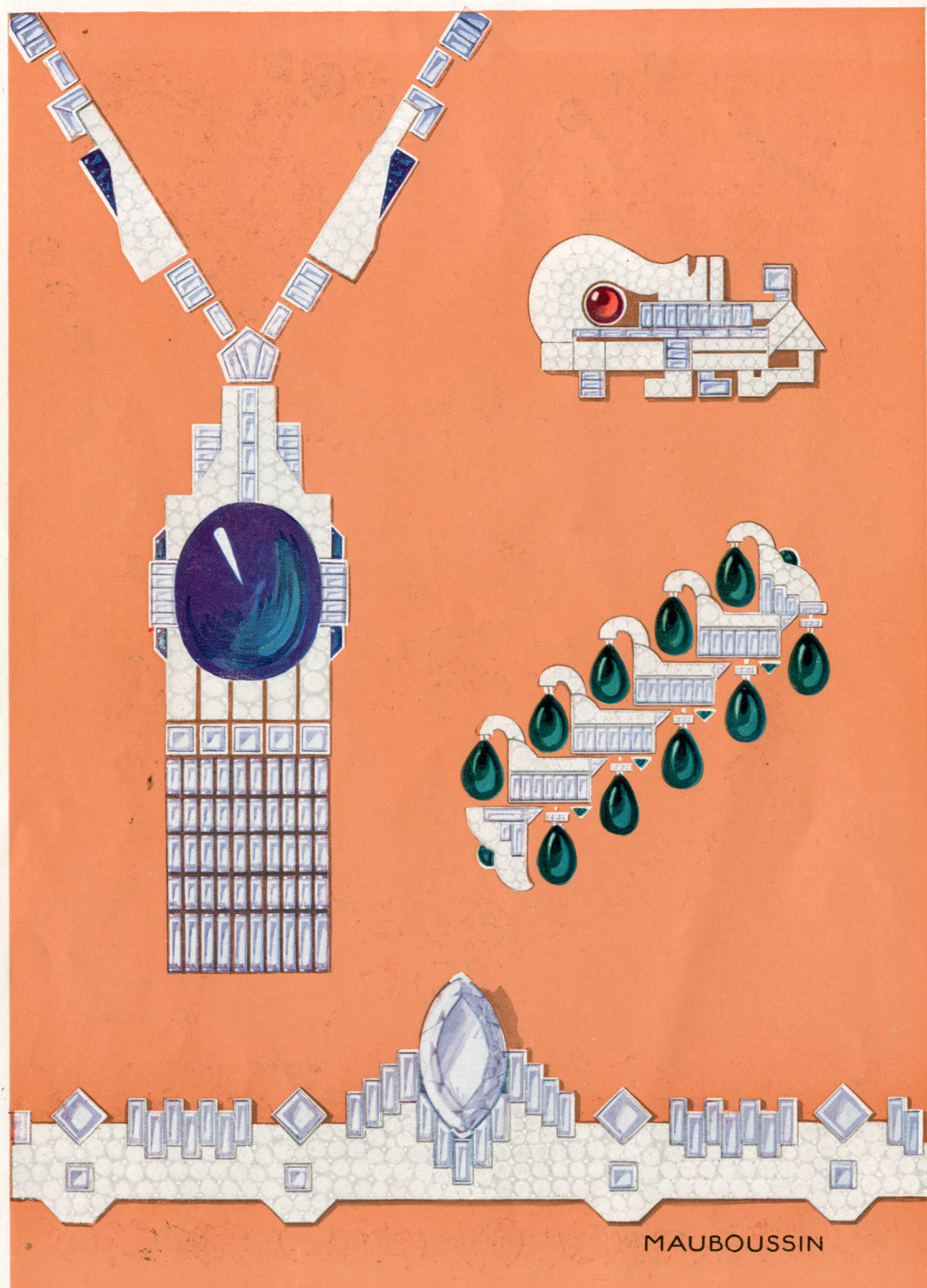
GEORGES FOUQUET,
Président de l'Exposition.

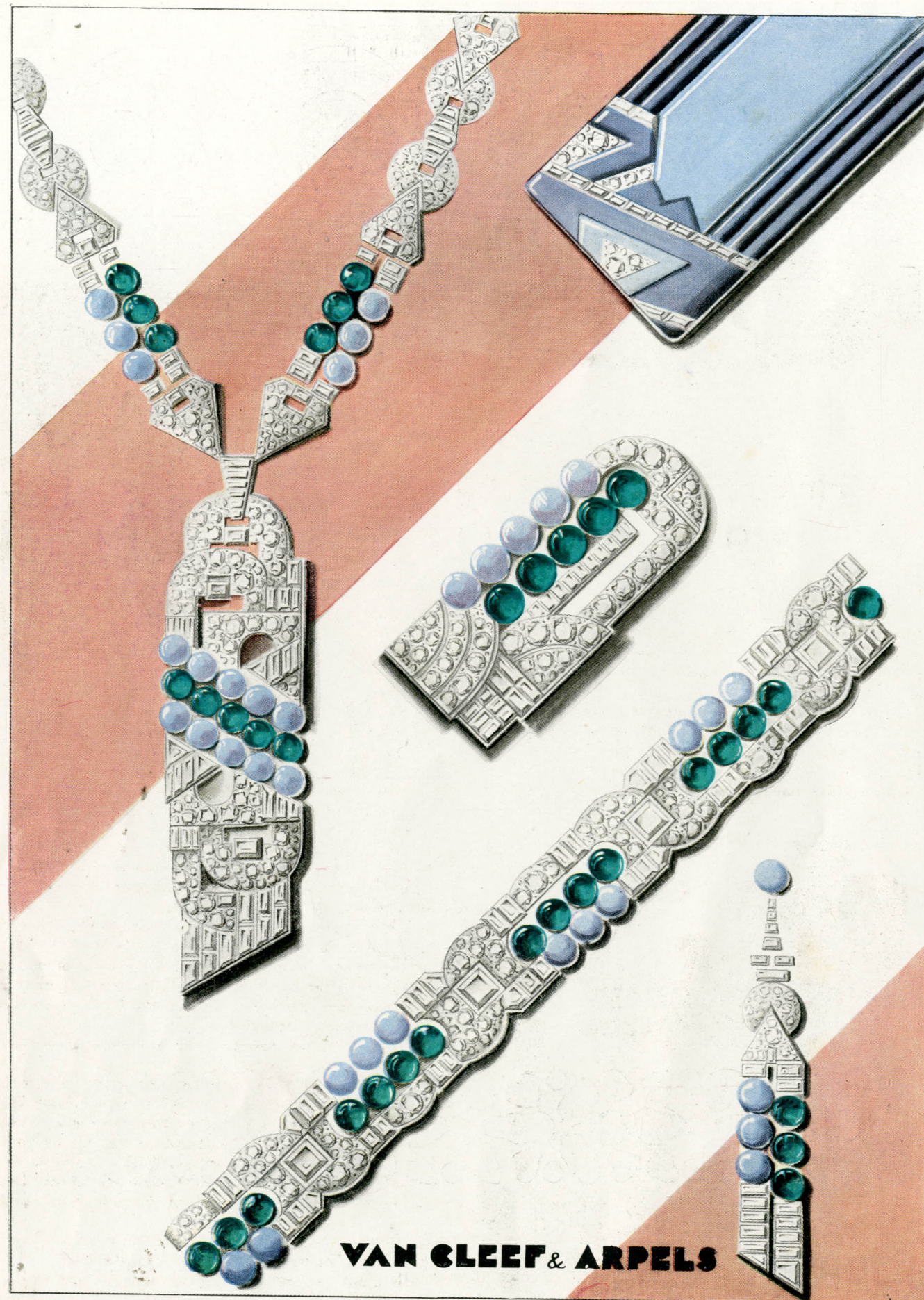


CHAUMET

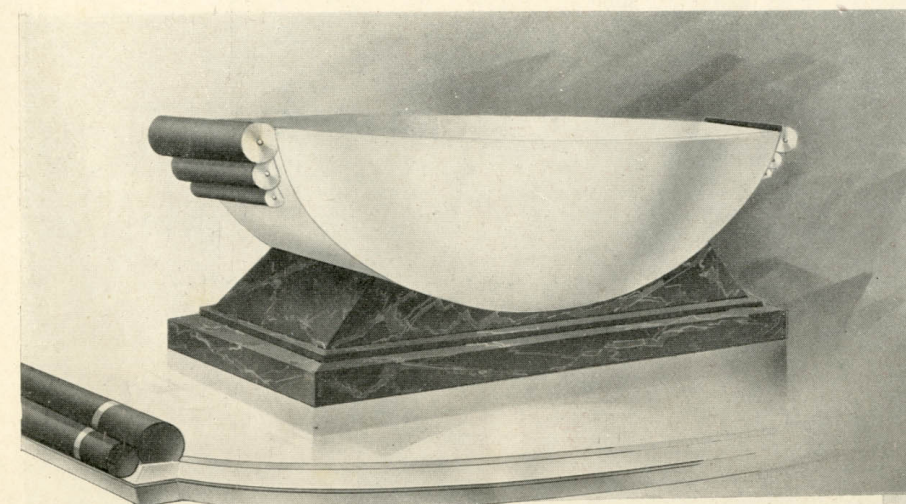








LES ARTS DE LA BIJOUTERIE, JOAILLERIE, ORFÈVREURIE



L'ORFÈVREURIE MODERNE 1925 - 1929

Quatre ans ! Déjà ? A voir le travail fourni et l'évolution accomplie on penserait se trouver en face d'une période de longue haleine. Vingt-cinq ans pour aboutir de 1900 à la manifestation décisive de 1925.

Quatre ans pour stabiliser l'œuvre en la développant dénote un effort peu ordinaire. On dit : le 16^e, le 17^e, le 18^e, le 19^e, — comment appellera-t-on notre siècle qui se suffit déjà par 25 ans, et dont la fin semble devoir être fort différente du premier quart, vu l'activité de notre époque. Impossible de faire le point, de se reprendre, de suivre tout doucement son évolution.

D'une autre naissance nous avons d'autres capacités. Entre autres celle de se juger vite.

Si, d'une année à l'autre, un artiste expose deux œuvres de la même famille, le public dit « Encore, il ne se renouvelle guère ».

On pourrait donc croire que le public nous pousse. Je crois au contraire que nous le remorquons. Mais la fécondité exceptionnelle actuelle le rend difficile.

Qu'il ne soit pas encore déçu prouve que nous sommes dans le vrai. Tout ceci s'applique aux arts dits décoratifs en général.

L'orfèvrerie n'est pas une parente pauvre. Quand on connaît la fabrication de notre corporation avant 1925, on est stupéfait devant le résultat obtenu à l'exposition internationale. Continuerait-elle l'effort ?

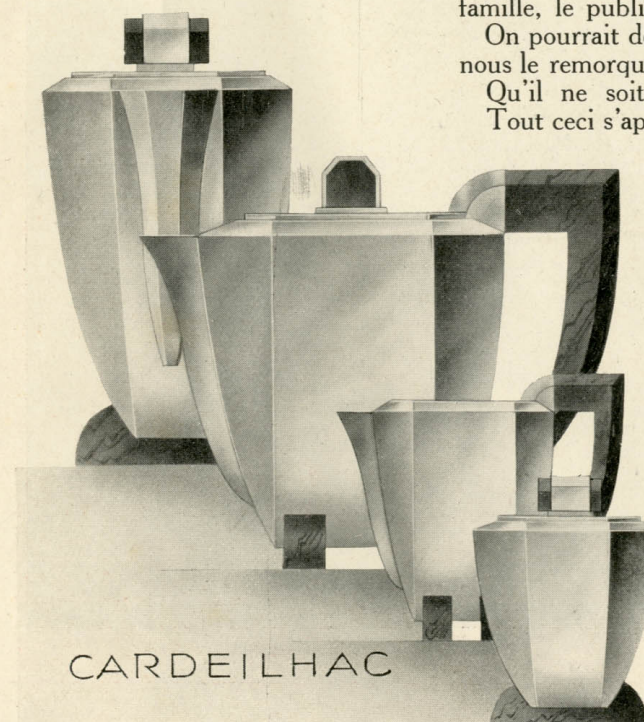
N'avait-elle pas obéi uniquement à la crainte de la concurrence étrangère ?

Nous sommes rassurés ; et aux deux points de vue — artistique et technique.

Artistiquement on pouvait craindre l'influence des à-plats dont nous avons été inondés. Tous ces petits carrés et triangles enchevêtrés (qui peuvent être une science mais où se sont exercés pas mal d'ignorants) ou de ces motifs anecdotiques comme le jet d'eau. Allait-on retomber dans une fausse conception de l'orfèvrerie, à effet décoratif ou sculptural, tout à fait hors du métier ?

Heureusement, les orfèvres ont eu un regain d'amour pour leur matière (comme les ébénistes).

Ils n'ont pas voulu la torturer mais lui faire rendre le maximum, dans sa beauté pure. On parle d'influence mécanique.





Nous sommes dans un siècle scientifique il serait étonnant qu'il ne marquât pas son empreinte.

Mais c'est par la logique que nous rejoignons involontairement la machine.

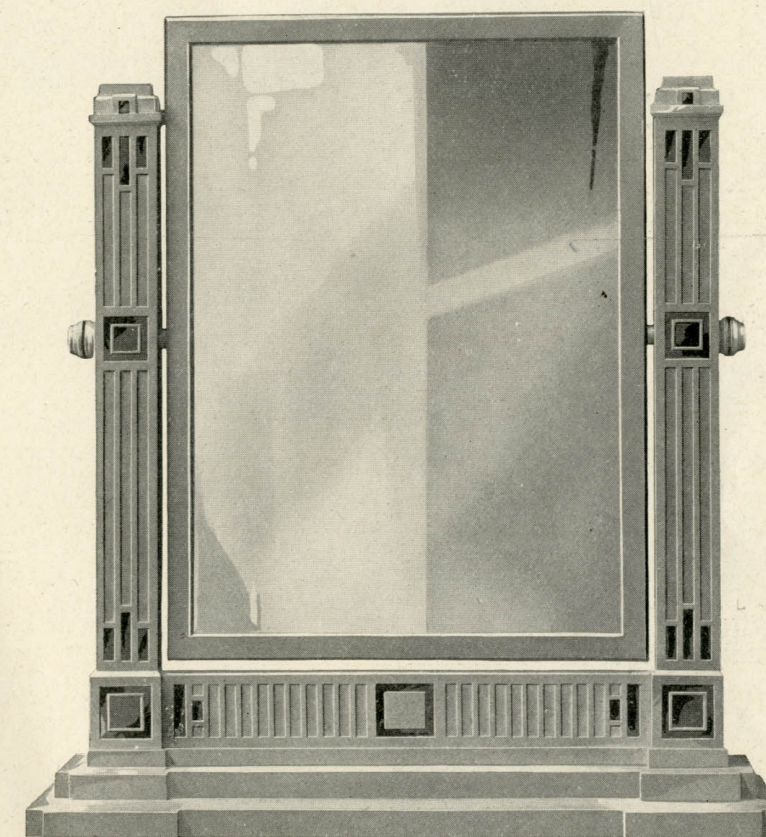
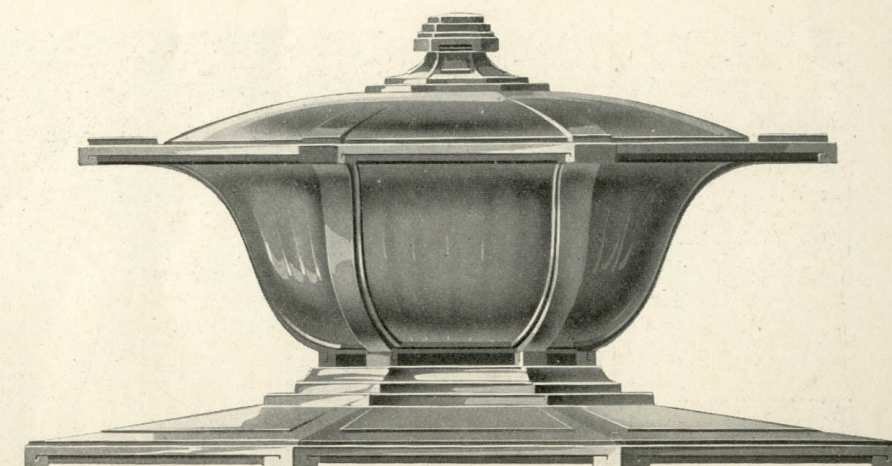
Même matière, même souci utilitaire. Dans la mécanique rien de superflu. Dans l'orfèvrerie rien qui ne soit utile mais non pas seulement au point de vue usage. On trouve sur nos pièces des jeux de lumière, qui ne servent pas à faire passer le café de la cafetière dans notre tasse, mais qui ont leur raison d'être, pour la joie de l'œil. L'orfèvrerie a de commun avec la machine le beau métal poli. Mais il serait aussi fou de faire une théière comme un piston que de mettre un confiturier comme carburateur.

Les dangers techniques étaient justement le progrès mécanique (pour la grande diffusion : nous sommes à une époque de série) et les influences extérieures.

Tout de suite les orfèvres ont vu qu'ils ne pouvaient demander à la machine ce qu'on obtient avec la main.

Et ce travail soigné et net a eu un résultat inattendu : la renaissance de la main-d'œuvre... et de l'apprentissage.

Loin de moi l'idée d'accuser nos pères d'avoir laissé mourir le métier : je connais



des pièces qui suffiraient à me confondre. Mais avec moi, ils reconnaîtront que nos recherches demandent un travail impeccable, une habileté particulière et souvent même un besoin d'adaptation créant un progrès.

Pour les influences extérieures le danger n'a pas été réel.

Les orfèvres sont traditionalistes.

Ils connaissent l'histoire de leur métier et les pièces qui l'illustrent.

De même qu'ils ont fui la machine, pour s'en tenir au marteau, ils ont fait usage de celui-ci, comme nos ancêtres, quoique en pensent certains.

Des confrères étrangers (en général) dont je suis le premier à reconnaître la grande... valeur, préfèrent la surface martelée à la surface lisse.

Peut-être sont-ils dans la tradition de leur pays et je les approuve.

KELLER

Mais ceux de nous qui ont tenu le marteau, savent, comme nos ancêtres, que le coup ne doit pas être visible, la pièce terminée. Si on le laisse, c'est par manque de finition ou pour rechercher un effet (en général cela devient de l'étain, du fer, du plomb, tout sauf de l'argent).

Je ne critique pas, je constate.

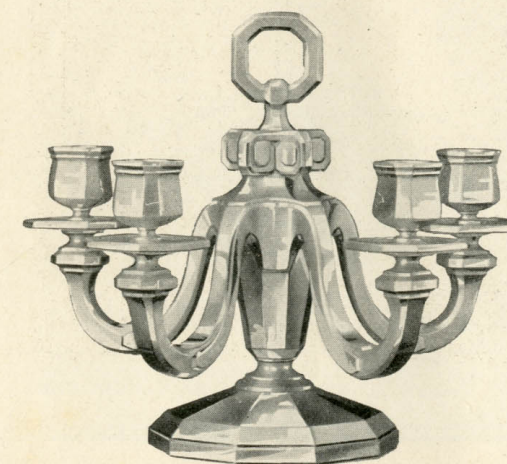
Notre corporation a préféré s'en tenir au beau métier simple, comme on nous l'a transmis.

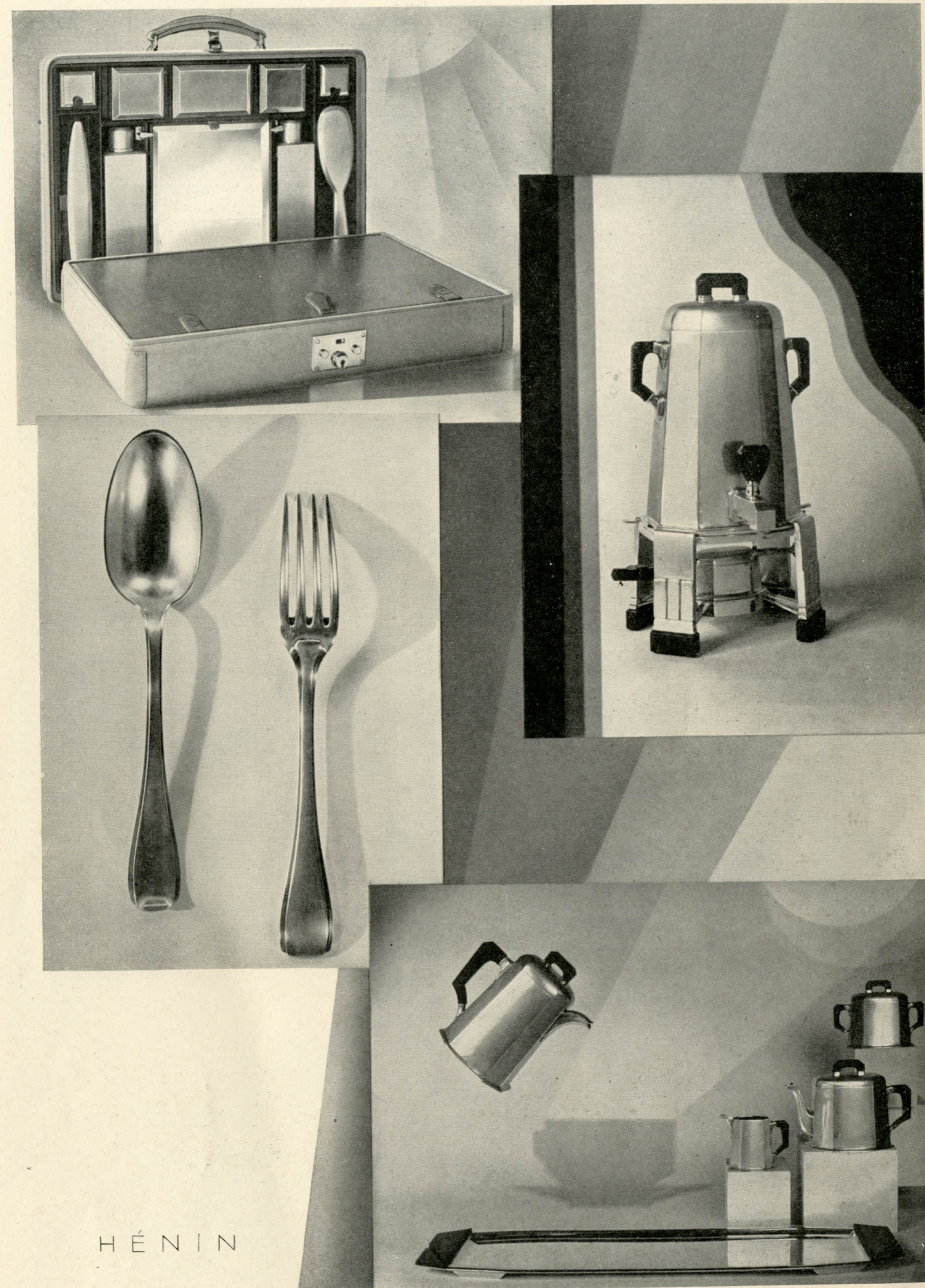
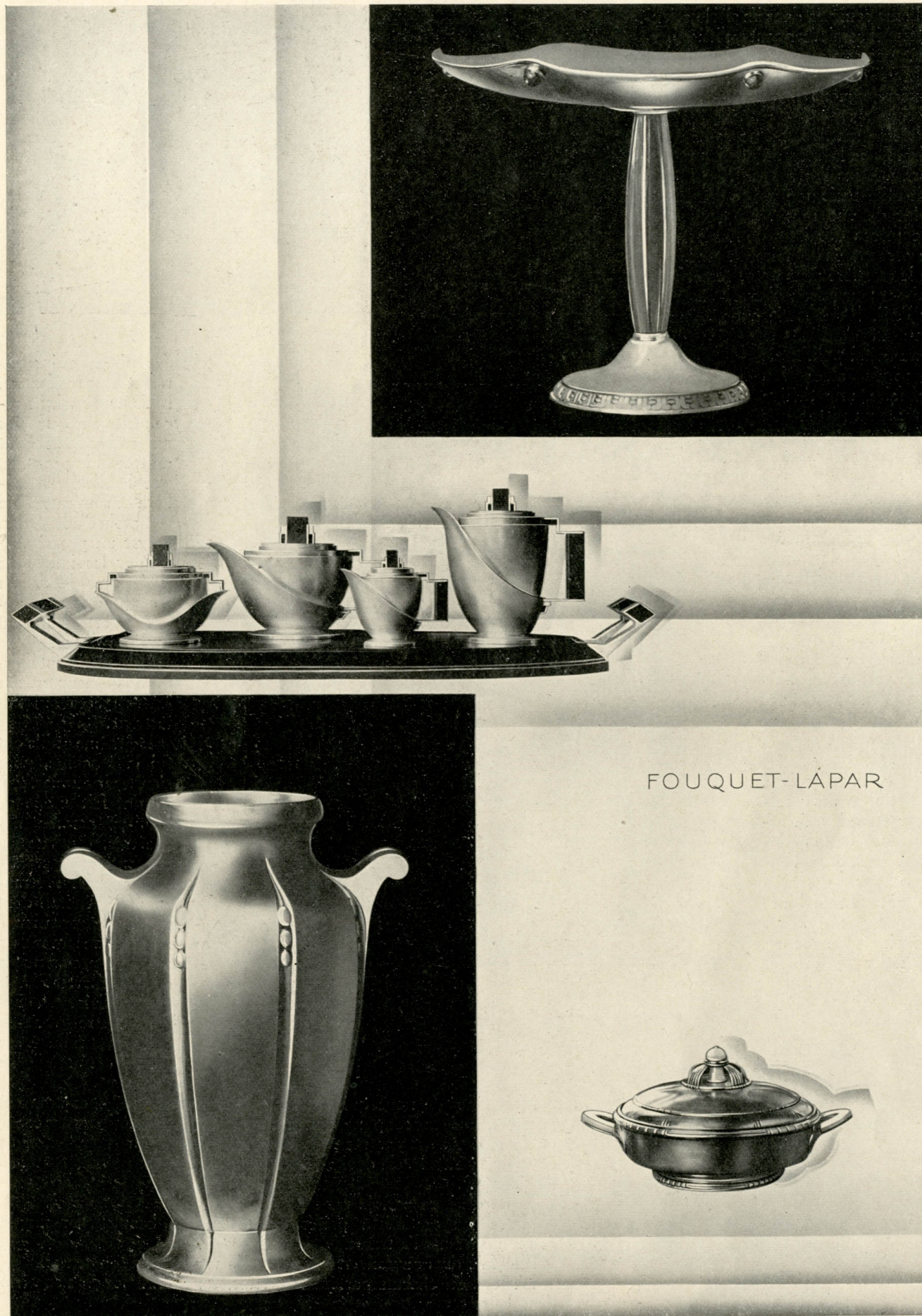
Elle fait du nouveau en respectant la matière et son travail.

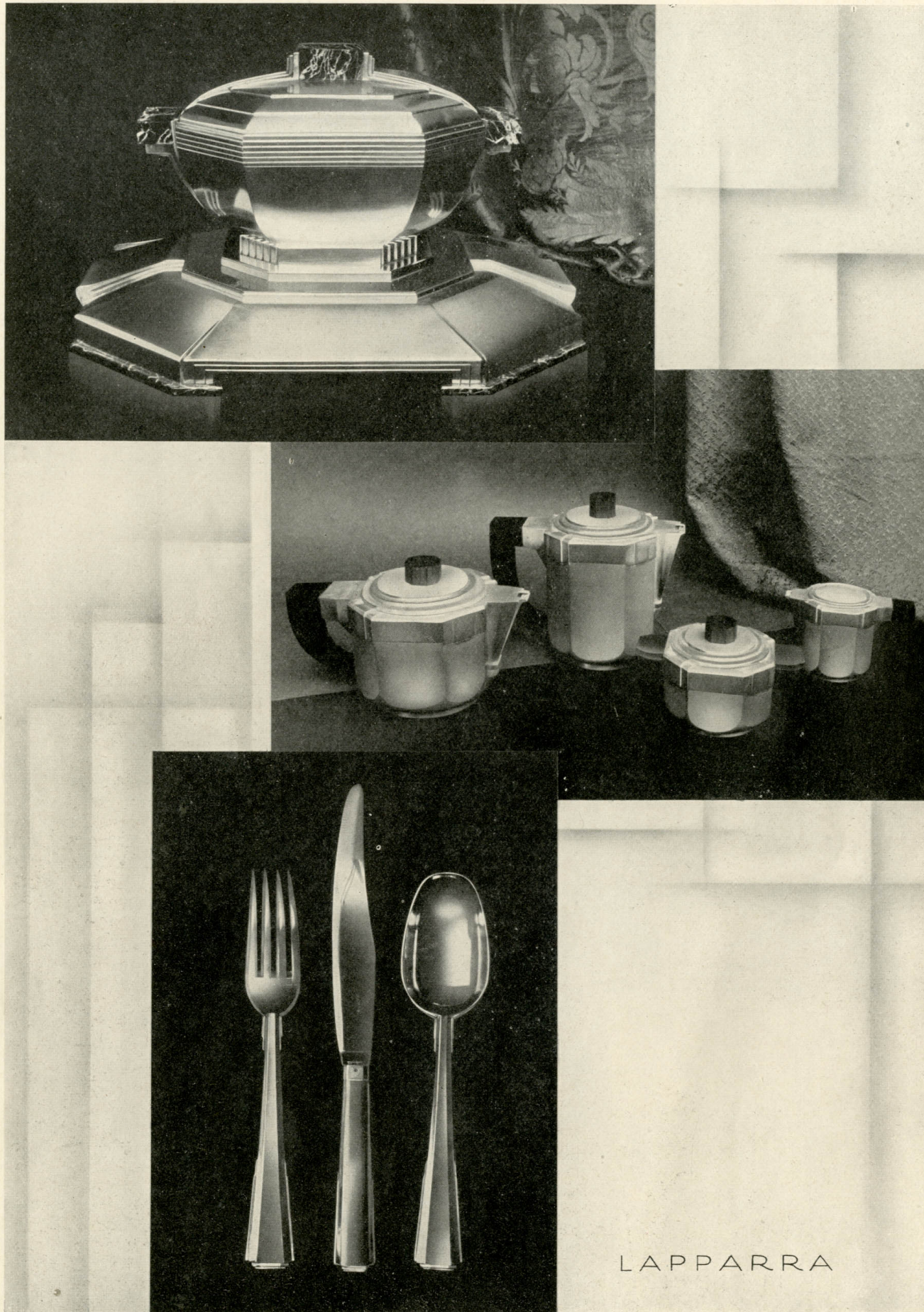
L'effort de chacun portera son fruit, sans faire rougir nos aïeux dans leurs cadres.

JEAN-E. PUIFORCAT.

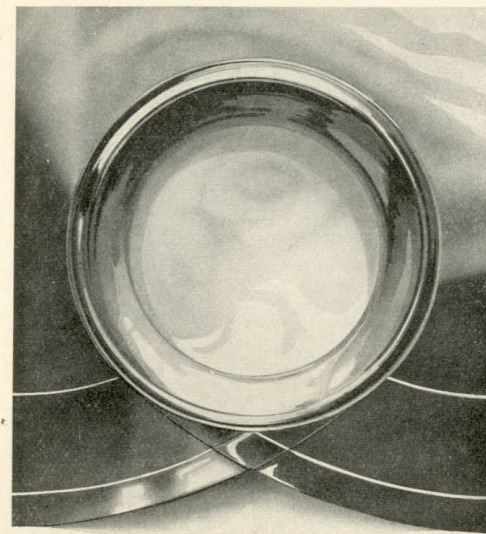
AU MUSÉE GALLIERA



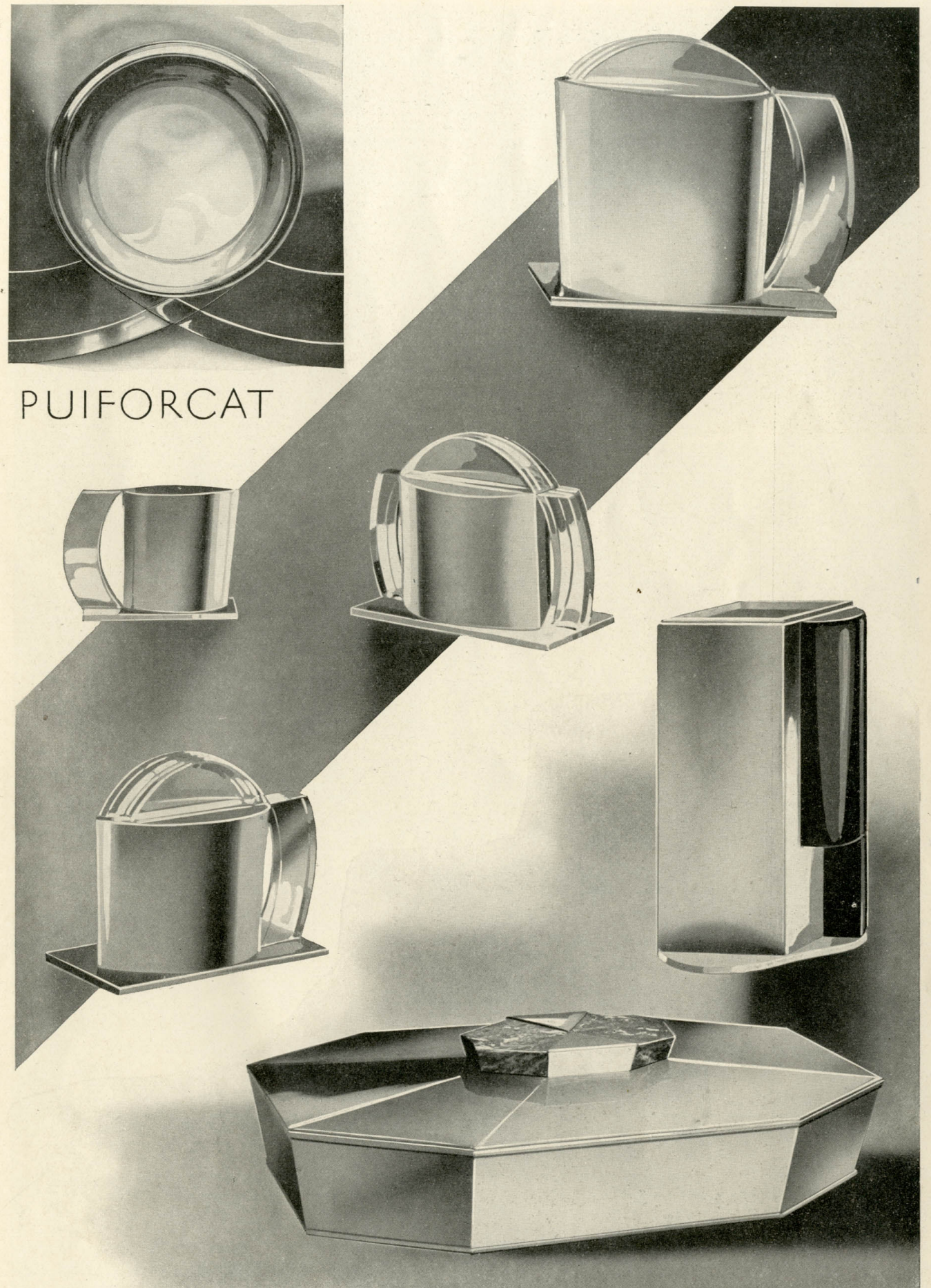


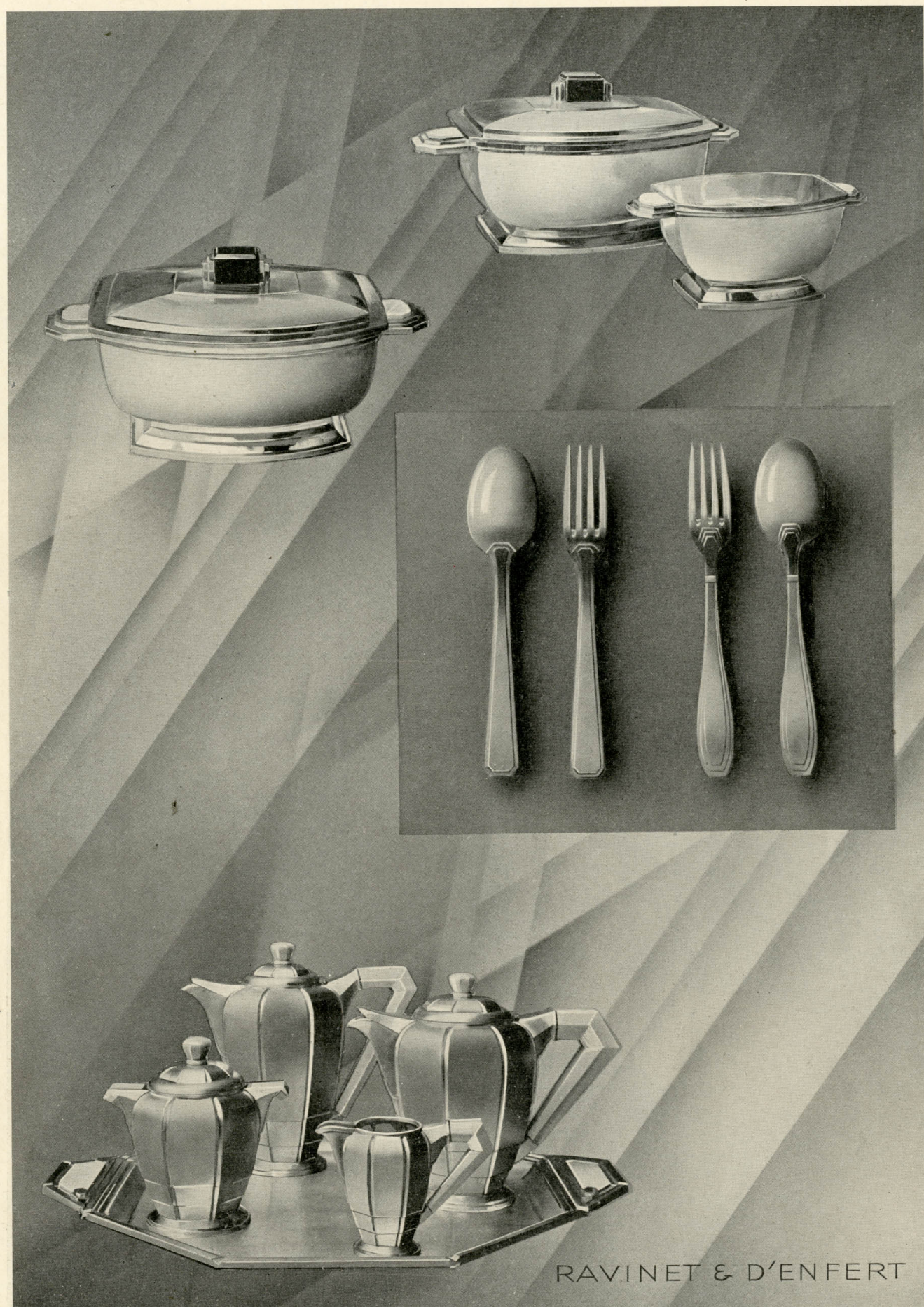


LAPPARRA

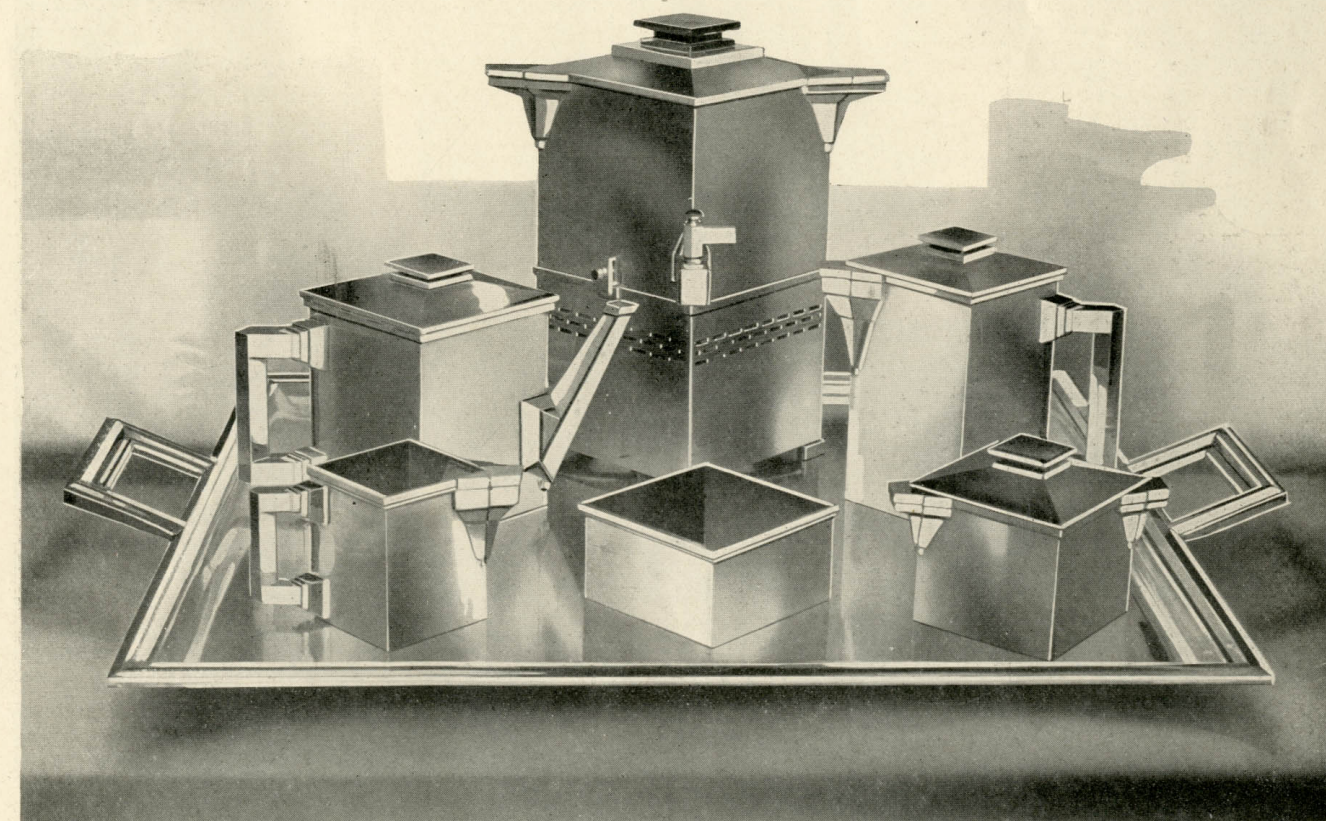
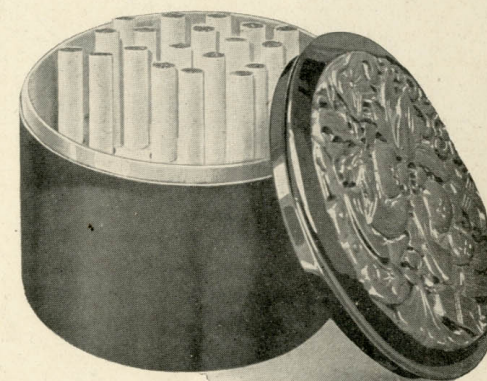


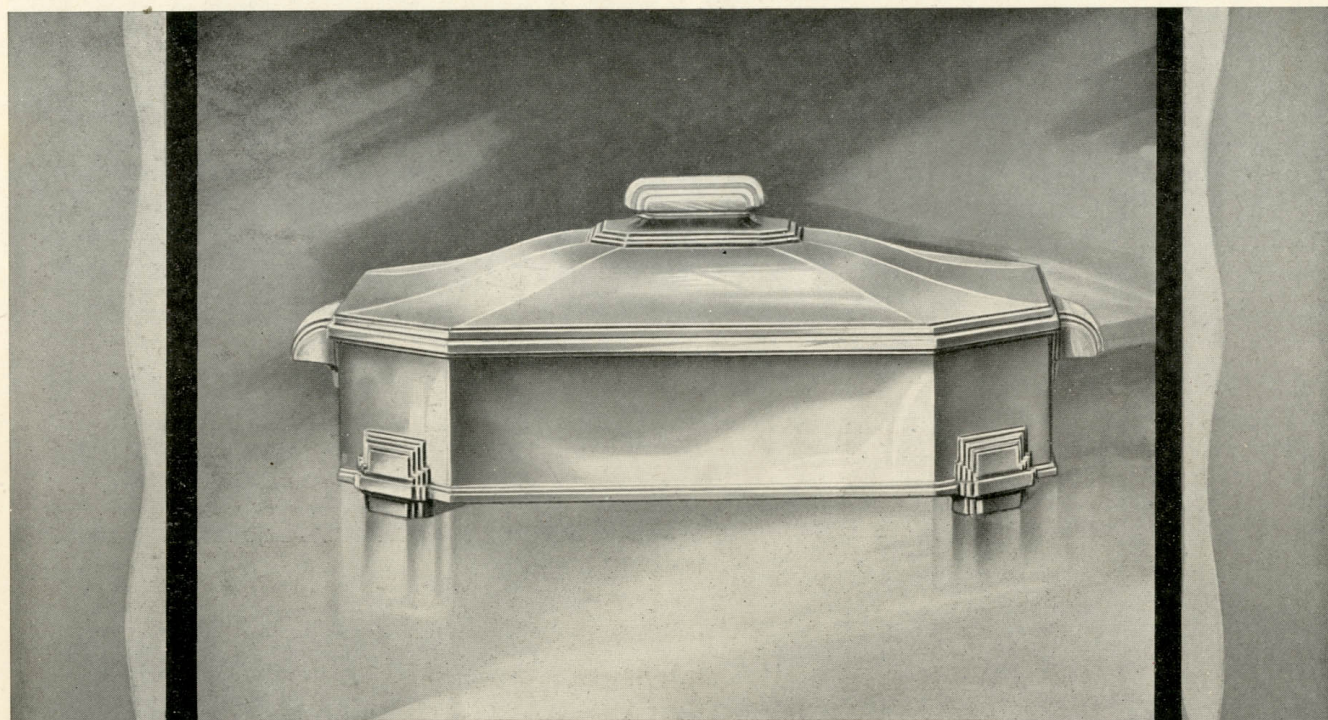
PUIFORCAT





RISLER

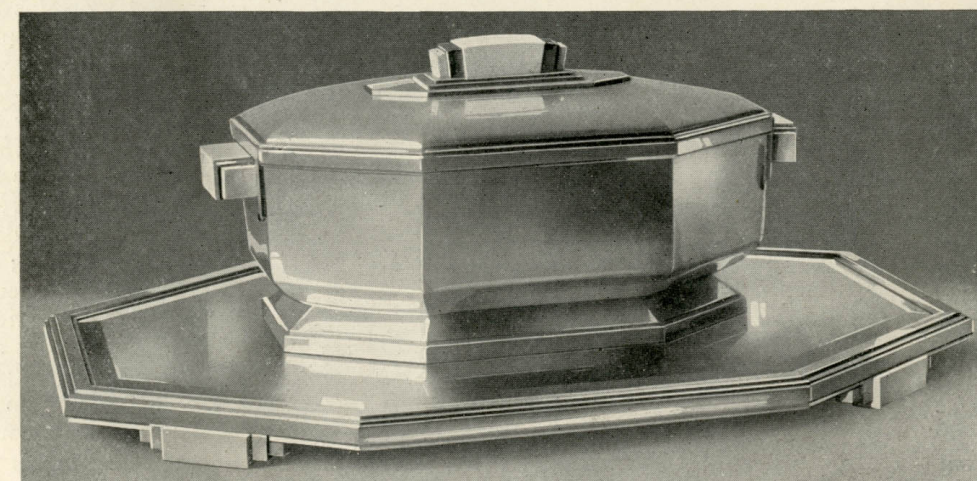
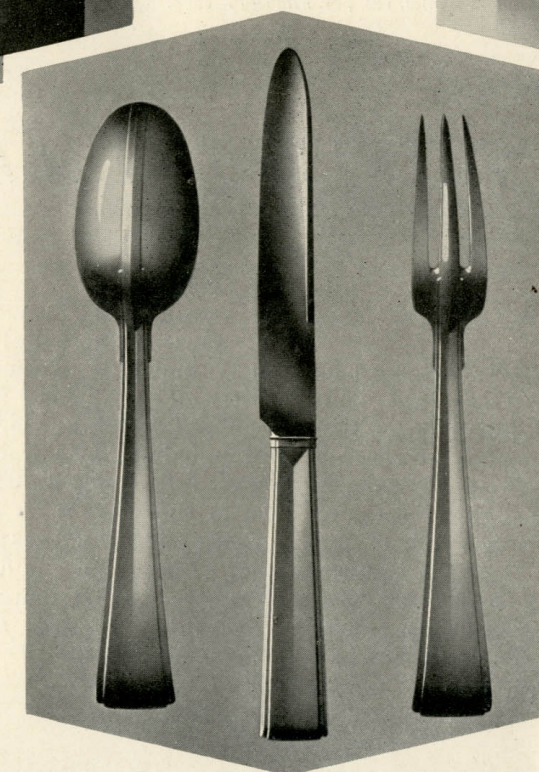
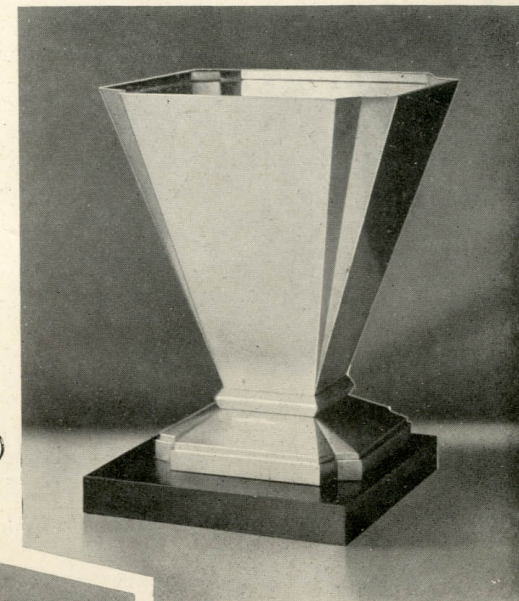




ROUSSEL



TÉTARD





Quelques habitués des Grandes Ventes, vus par Maurice Monda.

REVUE DES VENTES DE MAI

LA COLLECTION MARIUS PAULME

Ce sera l'événement de la saison et longtemps les amateurs conserveront le souvenir de ces trois journées qui virent défiler le plus bel ensemble de dessins anciens que l'on puisse imaginer. M. Marius Paulme, qui laisse d'unanimes regrets, avait consacré quarante années à réunir des pièces inestimables, non seulement par leur qualité, mais encore par leur provenance et l'on peut dire que cette vente fut l'auréole posthume du goût et de la perspicacité de celui qui constitua cette collection, et qui en rédigea lui-même, et avec quelle science, le catalogue déjà introuvable. M^e F. Lair Dubreuil et M. J. B. Lasquin présidaient cette manifestation de grand art, la plus imposante depuis la vente Doucet.

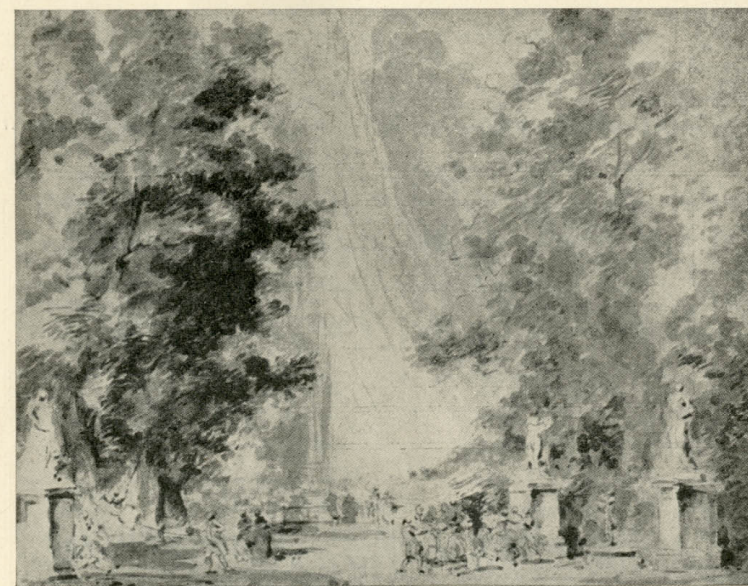
La première journée (13 mai) consacrée aux dessins, gouaches et pastels principalement du XVIII^e siècle, nous fit noter ces enchères, parmi tant d'autres impressionnantes : Un dessin par Baudouin : *Désespoir d'amour*, adjugé **29.000 francs** ; un dessin par Boilly : *Portrait de l'un des fils de l'artiste*, **73.000 francs** ; un dessin par Boilly : *La petite précaution*, **57.000 francs**



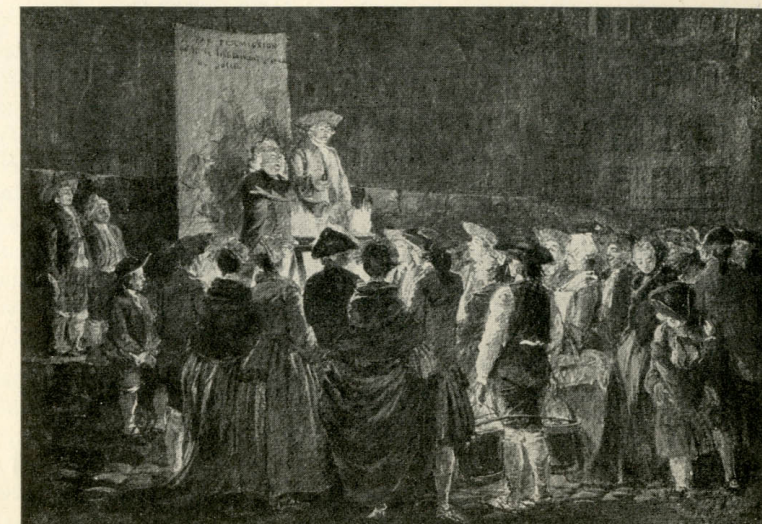
MOREAU L'AINÉ. — LE PARC DE SAINT-CLOUD.
Gouache adjugée 265.000 francs.
Vente des 13, 14 et 15 mai
Collection Marius Paulme.

au vicomte de Rivaud (payé 460 francs en 1908) ; une gouache par Boilly : *L'Accident réparé*, **50.000 francs** au vicomte de Rivaud ; un dessin par Boucher : *Vénus au cœur*, **86.000 francs** ; un dessin par Boucher : *Le Réveil de Vénus*, **155.000 francs** à M. Germain Seligmann, (adjugé 6.000 francs en 1911) ; un dessin par Boucher : *La Confiance*, **82.000 francs** à M. Sigwald, un dessin aux crayons de couleur par Boucher : *Vénus et l'Amour*, **80.000 francs** ; un dessin à la sanguine par Boucher : *Etude pour « le Magnifique »* **160.000 francs** ; un dessin à la pierre noire et au pastel par Boucher : *La Jeune fille à la cage*, **120.000 francs** à M. Germain Seligmann, (adjugé 705 francs en 1908) ; un dessin aux crayons de couleur et au pastel par Boucher : *La jeune fille à l'oiseau*, **71.000 francs** à M. Michel Blum ; deux dessins formant pendants par Cochin le fils : *Portraits du peintre Jean-Baptiste Siméon Chardin et de Mme Chardin*, **130.000 francs** à M. le baron H. de Rothschild, sur demande de 40.000 francs ; un dessin par Debucourt : *Les Joies maternelles*, **52.000 francs** au vicomte de Rivaud ; un dessin à la plume et lavis par Debucourt : *La Galerie du Palais Royal*, **51.000 francs** à M. Beets ; un dessin par

Demachy : *Le Marchand d'Orviétans*, **61.500 francs** à M. Gilbert-Lévy ; un dessin au lavis de sépia par Fragonard : *Muse couronnant le buste de Franklin*, **103.000 francs**, sur demande de 50.000 francs ; un dessin au lavis de sépia par Fragonard : *La Grande allée du parc de Saint-Cloud*, **340.000 francs** à M. Agnew sur demande de 120.000 francs ; un dessin au lavis de sépia par Fragonard : *Escalier dans le parc d'une villa italienne*, **195.000 francs** à M. Lugt ; un dessin au lavis de sépia par Fragonard : *Les jets d'eau*, **295.000 francs** à M. Beets (adjugé 510 francs en mai 1877) ; un dessin au lavis de sépia par Fragonard : *L'Inspiration du poète*, **160.000 francs** à M. Beets ; un dessin à la sanguine par Fragonard : *Parc d'une villa italienne*, **105.000 francs** ; un dessin au lavis de sépia par Fragonard : *Portrait de M^{lle} Gérard, debout*, **185.000 francs** sur demande de 50.000 francs ; un dessin au lavis de sépia par Fragonard : *La Confiance*, **560.000 francs** à M. Lugt, sur demande de 450.000 francs ; deux dessins par Fragonard : *A femme avare, galant escroc et Le Calendrier des Vieillards* **260.000 francs** à M. Lugt ; un dessin au lavis de sépia par Fragonard : *La Rentrée du troupeau* **250.000 francs** à M. Germain Seligmann, sur demande de 80.000 francs (adjugé 17.100 francs en 1919) ; un dessin par Guardi : *La Fête du Bucentaure à Venise*, **103.000 francs** (adjugé 1.800 francs en 1905) ; un dessin par Huet : *L'accord maternel*, 47.000 francs à M. Germain Seligmann (adjugé 300 francs en 1872) ; deux pendants par Huet : *Le Repos et Le Départ du troupeau*, **172.000 francs** à M. d'Heucqueville ; un pastel par La Tour : *Portrait de l'artiste en buste*, **172.000 francs** au comte de Rivaud ; un pastel par La Tour : *Portrait de Jean-Jacques Rousseau*, **95.000 francs** à M. Martinet (adjugé 18.500 francs en 1911), et une gouache par Lawreince : *La Jeune fermière*, **82.000 francs** à M. Germain Seligmann. Cette première vacation produisit **6 millions 190.000 francs**.



J.-H. FRAGONARD. — LA GRANDE ALLÉE DU PARC DE SAINT-CLOUD.
Dessin sur lavis de sépia sur croquis au crayon. Adjugé 340.000 francs.



P.-A. DEMACHY. — LE MARCHAND D'ORVIÉTANS.
Dessin à l'aquarelle et à la gouache. Adjugé 61.500 francs.
Collection Marius Paulme. Vente du 13 mai.

La deuxième journée également consacrée aux dessins, gouaches et pastels, fut aussi brillante que la première : un dessin par Le Guay : *Jeune fille lisant*, fut adjugé **50.000 francs** à M. Lugt ; un dessin par Lemoine : *Portrait de l'artiste*, **62.000 francs**, sur demande de 25.000 francs ; un dessin par Lemoine : *Portrait de Rosalie Duthé*, **105.000 francs** à M. Robert Schumann (adjugé 6.000 francs en 1883) ; un dessin par Lemoine : *Portrait de Mme Molé-Raymond*, **92.000 francs** à M. Leman ; une gouache par Mallet : *La Perruche chérie*, **133.000 francs** sur demande de 50.000 francs (adjugée 660 francs en 1901) ; une gouache par Mallet : *Le petit déjeuner*, **150.000 francs**, sur demande de 80.000 francs ; une gouache par Moreau l'Aîné : *Le Parc de Saint-Cloud*, **265.000 francs** à M. Blumenthal ; une gouache par Moreau l'Aîné : *La Chaumière dominant la vallée*, **112.000 francs** à M. Mirault ; une gouache par Moreau l'Aîné : *L'embarcadere rustique*, **91.000 francs** à M. Gilbert-Lévy ; une gouache par Moreau l'Aîné : *La Cascade*, **170.000 francs** à Mme Boas, sur demande de 50.000 francs ; un dessin par Moreau l'Aîné : *Bord de rivière et habitation*, **95.000 francs** à M. Beets, deux pendants par Moreau l'Aîné : *Paysage et Intérieur de Cour*, **110.000 francs** à M. de la Morinière ; deux dessins par Moreau le jeune : *Portraits de Françoise, fille de l'artiste*, **150.000 francs** à M. Lugt, sur demande de 35.000 francs ; un pastel par Perronneau : *Portrait de Charles de Baschi*, **70.000 francs** à M. Germain Seligmann ; un dessin à la sanguine par Hubert Robert : *Jardins à Rome*, **101.000 francs** à M. Beets, sur demande de 50.000 francs ; un dessin par Aug. de Saint-Aubin : *Portrait de la femme de l'artiste*, 90.000 francs (adjugé 5.000 francs en 1920) ; un dessin par Aug. de Saint-Aubin : *Promeneurs dans les jardins du Colisée*, 76.000 francs à M. Germain Seligmann ; une gouache par Taunay : *Le Bal de Sceaux*, **151.500 francs** à M. Germain Seligmann.

(A suivre.)

MAURICE MONDA.

CALENDRIER DES VENTES

JEUDI 13 JUIN

Hôtel Drouot. — Salle n° 10. — Vente. — *Collection J. P...* — Estampes du XVI^e au début du XIX^e siècle, recueil de costumes, dessins. — M^e LAIR DUBREUIL ; MM. Godefroy et Huteau.

Hôtel Drouot. — Salle n° 11. — Exposition publique. — *Collection Gustave Cahen* (4^e partie). — Estampes modernes. — M^e LAIR DUBREUIL ; M. Cailac.

Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze. — Exposition particulière. — Tableaux modernes par Chaplin, Chéret, Forain, Guillaumin, Lebourg, Millet, Pissarro. Sculptures par Carpeaux. Gravures en noir et en couleurs. Tableaux anciens par Fenouil, Hubert Robert, Trinquette, Vernet. Objets d'art, meubles et sièges du XVIII^e siècle. — M^e HENRI BAUDOUIN, commissaire-priseur ; MM. A. Schoeller, J. Féral, Mannheim et G. Guillaume, experts.

VENDREDI 14 JUIN

Hôtel Drouot. — Salle n° 9. — Vente. — *Collection Ney, prince de la Moskowa.* — Monnaies, médailles, décoration, livres sur la Numismatique. — M^{es} ANDRÉ et LAIR DUBREUIL ; M. Page.

Hôtel Drouot. — Salle n° 11. — Vente. — *Collection Gustave Cahen* (4^e Vente). — Estampes modernes. — M^e LAIR DUBREUIL ; M. Cailac.

Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze. — Exposition publique. — Tableaux modernes par Chaplin, Chéret, Forain, Guillaumin, Lebourg, Millet, Pissarro. Sculptures par Carpeaux. Gravures en noir et en couleurs. Tableaux anciens par Fenouil, Hubert Robert, Trinquette, Vernet. Objets d'art, meubles et sièges du XVIII^e siècle. — M^e HENRI BAUDOUIN, commissaire-priseur ; MM. A. Schoeller, J. Féral, Mannheim et G. Guillaume, experts.

SAMEDI 15 JUIN

Hôtel Drouot. — Salle n° 11. — Vente. — *Collection Gustave Cahen* (4^e Vente). — Estampes modernes. — M^e LAIR DUBREUIL ; M. Cailac.

Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze. — Vente. — Tableaux modernes par Chaplin, Chéret, Forain, Guillaumin, Lebourg, Millet, Pissarro. Sculptures par Carpeaux. Gravures en noir et en couleurs. Tableaux anciens par Fenouil, Hubert Robert, Trinquette, Vernet. Objets d'art, meubles et sièges du XVIII^e siècle. — M^e HENRI BAUDOUIN, commissaire-priseur ; MM. A. Schoeller, J. Féral, Mannheim et G. Guillaume, experts.

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
GALERIE SÉLECTION60, boulevard Malesherbes
7, rue de LisbonnePARIS (VIII^e)

Téléphone : LABORDE 16-17

RENÉ ZIVY

EXPERT

57, AVENUE MONTAIGNE (8^e)

Rond-Point des Champs-Élysées - Tél. : Élysées 95-71

DIMANCHE 16 JUIN

Hôtel Drouot. — Salle n° 1. — Exposition publique. — *Succession de Mme Joseph Thors.* — Objets d'art et d'ameublement, bijoux, argenterie, dentelles, fourrures. — M^e LAIR DUBREUIL ; MM. Blum, Falkenberg, Linzeler et Lefébure.

Hôtel Drouot. — Salle n° 10. — Exposition publique. — Tableaux anciens, dessins, gouaches, objets d'art, pièces et meubles du XVIII^e siècle. — M^e HENRI BAUDOUIN, commissaire-priseur ; MM. F. Max Kann et Mannheim, experts.

LUNDI 17 JUIN

Hôtel Drouot. — Salle n° 1. — Vente. — *Succession de Mme Joseph Thors.* — Objets d'art et d'ameublement, bijoux, argenterie, dentelles, fourrures. — M^e LAIR DUBREUIL ; MM. Blum, Falkenberg, Linzeler et Lefébure.

Hôtel Drouot. — Salle n° 10. — Vente. — Tableaux anciens, dessins, gouaches, objets d'art, pièces et meubles du XVIII^e siècle. — M^e HENRI BAUDOUIN, commissaire-priseur ; MM. F. Max Kann et Mannheim, experts.

MARDI 18 JUIN

Hôtel Drouot. — Salle n° 1. — Vente. — *Succession de Mme Joseph Thors.* — Objets d'art et d'ameublement, bijoux, argenterie, dentelles, fourrures. — M^e LAIR DUBREUIL ; MM. Blum, Falkenberg, Linzeler et Lefébure.

Hôtel Drouot. — Salles n° 9 et 10. — Exposition publique. — *Succession de Mme V...* — Objets d'art et d'ameublement, tableaux anciens. — M^{es} LAIR DUBREUIL et GRONIER, MM. Féral, Mannheim et Pape.

MERCREDI 19 JUIN

Hôtel Drouot. — Salle n° 1. — Vente. — *Succession de Mme Joseph Thors.* — Objets d'art et d'ameublement, bijoux, argenterie, dentelles, fourrures. — M^e LAIR DUBREUIL ; MM. Blum, Falkenberg, Linzeler et Lefébure.

Hôtel Drouot. — Salles n° 9 et 10. — Vente. — *Succession de Mme V...* — Objets d'art et d'ameublement. — Tableaux anciens. — M^{es} LAIR DUBREUIL et GRONIER ; MM. Féral, Mannheim et Pape.

BOUET. - Réparateur de tous objets d'art
9, r. de Penthievre. - Tél. : Élysées 61-95. English spoken

Spécialité de Porcelaines et Faïences Anciennes

ATELIER DE RÉPARATIONS

E. BLOURDIER

13, Rue d'Artois

Tél. : ÉLYSÉES 55-17

TABLEAUX

MEUBLES ANCIENS - OBJETS D'ART

DÉCORATIONS D'INTÉRIEURS

LES EXPOSITIONS

~ GRAND PALAIS. — Champs-Élysées : Salon des Artistes français (Avenue Victor-Emmanuel III). Salon de la Société Nationale (Av. Alexandre III). — Jusqu'au 30 juin.

Salon des Artistes Décorateurs. — Jusqu'au 8 juillet.

~ PETIT PALAIS. — Avenue Alexandre III : Rétrospective des œuvres de Courbet.

~ PALAIS DE GLACE. — Champs-Élysées : Salon des Humoristes. — Jusqu'au 14 juillet.

~ PALAIS DES EXPOSITIONS. — 148, rue de l'Université : VII^e Salon des Tuileries. — Jusqu'au 30 juin.

~ MUSÉE DES GOBELINS. — Avenue des Gobelins : Exposition de tapisseries de la Renaissance.

~ MUSÉE DU JEU DE PAUME. — Terrasse des Tuileries : Exposition d'Art japonais.

~ MUSÉE GALLIERA. — 10, rue Pierre-I^{er}-de-Serbie : Les Arts de la Joaillerie, de la Bijouterie et de l'Orfèvrerie.

~ GALERIE ALLARD. — 20, rue des Capucines : Exposition Maxime B. de Villeneuve. — Du 17 au 29 juin.

~ GALERIE D'ART FRANÇAIS. — 240, boul. Raspail : Bernier, Bompard, Brianchon, Lacroix, Legueult, Lecaron, Le Molt, Oudot, La Patellière, Wlérick.

~ GALERIE AUBIER. — 13, quai Conti : Maria Blanchard, Chagall, Chirico, Derain.

~ GALERIE A. BARREIRO. — 30, rue de Seine : Exposition Manuel Boccini. — Jusqu'au 15 juin.

~ GALERIE BERNHEIM JEUNE. — 83, faub. St-Honoré : W. de Terlikowski. — Dujam Penic. — Jusqu'au 21 juin.

~ RENÉE ANDRÉ. — Du 17 au 28 juin.

~ GALERIE GEORGES BERNHEIM. — 109, faub. St-Honoré : Principales œuvres de Luce. — Jusqu'au 15 juin.

~ GALERIE MARCEL BERNHEIM. — 2 bis, rue Caumartin : Exposition d'Art contemporain. — (4^e groupe). — Jusqu'au 20 juin.

~ GALERIE BERNIER. — 10, rue Jacques-Callot : « Mer et Plages ». — Kars, Dignimont, La Patellière, Jane Poupelet.

~ GALERIE BING. — 20 bis, rue La Boétie : Kisling, Rouault, Derain, Utrillo, Pascin, Soutine.

~ GALERIE TH. BRIANT. — 32, rue de Berry : Exposition Eugène Corneau. — Jusqu'au 15 juin.

~ GALERIE CARMINE. — 51, rue de Seine : P.-E. Kolh, Corbellini, Ch. Clément, Pierre Marseille.

Othon Friesz, Kisling, Hermine-David, Demeurisse, Kvapil, Oudot, Varèse. — Jusqu'au 15 octobre.

~ GALERIE JEAN CHARPENTIER. — 76, faub. St-Honoré : Œuvres de Drian. — Jusqu'au 23 juin.

~ GALERIE ARMAND DROUANT. — 66, rue de Rennes : Peintures de Bernard Bottet. — Du 15 au 28 juin.

~ GALERIE DRUET. — 20, rue Royale : Gritchenko-Medgyès. — Du 17 au 28 juin.

~ GALERIE DURAND-RUEL. — 37, avenue de Friedland : Monet, Renoir, Pissarro, Sisley.

~ GALERIE ECALLE. — 3, faubourg Saint-Honoré : Exposition J.-F. Bouchor. — Bretagne et Italie.

~ GALERIE PAUL GUILLAUME. — 50, rue La Boétie : Derain, Matisse, Picasso, Modigliani, Marie Laurencin, Chirico, Soutine, Utrillo, Goërg, Fautrier.

~ GALERIE JAVAIL ET BOURDEAUX. — 44 bis, rue de Villejust. Beltram-Masses.

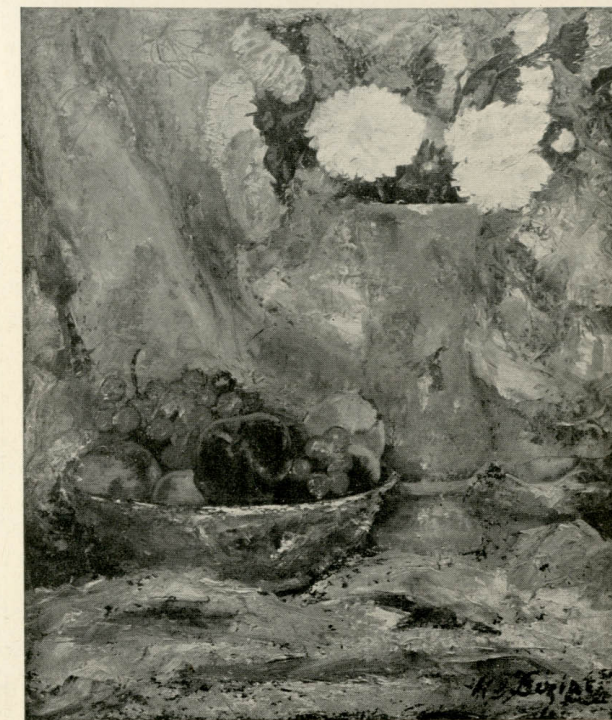
~ GALERIE LAXER-NORMAND. — 13, av. de la Grande-Armée : M^{me} Bardon, Quentin Brin, Clément-Chassagne, Giraud, de la Hougue, Vaillant, Martel. — Jusqu'au 15 juin.

~ GALERIE LEGÉDÉ (Grand Dépôt). — 31, rue Drouot : La plus importante exposition de services de table, Œuvres de Suzanne Lalique, Crevel, Dufy, Patou, Dumaine, Gilet, Thibaut, Beaumont.

~ GALERIE G. L. MANUEL FRÈRES. — 12, rue de Presbourg : Œuvres de Daniel Vierge. — Jusqu'au 15 juin.

~ GALERIE MONNA LISA. — 14, rue Duphot. Louis William Groux. — Paul Jobert.

~ GALERIE PAUL PAQUEREAU. — 17, rue Mazarine : Derain, Dufy, Despiay, Friesz, Matisse, Vlaminck, Suzanne Valadon.

HENRI-DÉZIRÉ. — NATURE MORTE.
Galerie Watelin.

~ GALERIE LE PORTIQUE. — 99, boulevard Raspail : Farkas. — Jusqu'au 15 juin.

~ GALERIE GEORGES PETIT. — 8, rue de Sèze : J.-A. Terry, de Herain, Léon Parent, miniaturistes. — Jusqu'au 15 juin.

Le Chat, Boiry, P. Reynaud, A. Mourgues. — Du 16 au 30 juin.

~ GALERIE SAMBON. — 7, square de Messine : Œuvres choisies de Jacopo et Francesco da Ponte (1510-1549). — Du 15 au 25 juin.

~ GALERIE COLETTE WEIL. — 71, rue La Boétie : Asselin, Chagall, Hermine David, Favory, Friesz, Kvapil.

Lhote, Pascin, Radda, Waroquier.

~ GALERIE RENÉ ZIVY. — 57, avenue Montaigne : Œuvres de E. Delebecque. — Encres de Chine. — Paysages de la Drôme.

Importante collection de meubles et objets d'art français du XVIII^e siècle. — Jusqu'au 30 juin.

~ Sèvres. — MUSÉE CÉRAMIQUE : Exposition de Céramiques russes anciennes. — Jusqu'au 15 octobre.

~ Versailles. — BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE. — 5, rue Gambetta : Exposition d'ex-libris anciens et modernes.

~ Bagatelle. — BOIS DE BOULOGNE. — Le XVIII^e siècle aux Champs.

PAUL SIGNAC

~ On ne saurait passer sous silence le très remarquable ensemble d'aquarelles que le maître Signac expose à la Galerie Colette Weil. Dans ces œuvres si fraîches, si limpides, à la fois si émues et si savantes, on retrouvera, mis au service d'une sensibilité des plus vives, tous les dons de peintre, si nombreux et si rares, qui ont valu à l'un des plus éminents représentants du néo-impressionnisme, la juste célébrité qu'il connaît.

CHARLES KUNSTLER.

Galerie J. ALLARD

École de 1830
École Impressionniste

Tél. : Central 13-36 20, rue des Capucines — PARIS

ANTIQUITÉS

M. S. SARRAZIN

PASSY 89-89 25, AVENUE VICTOR-HUGO, PARIS (16^e)

ANTIQUITÉS, TABLEAUX ANCIENS

ARTHUR SAMBON

7, Square de Messine Expert d'art auprès
du Tribunal Civil de la Seine
et auprès des Douanes
Tél. : Carnot 43-37

GALERIE
ARMAND DROUANT

66, rue de Rennes, PARIS Tél. : Littre 69-56
TABLEAUX MODERNES

AU CHERCHEUR
PIERRE LAMY

Direction de Ventes Publiques
DESSINS — TABLEAUX DE MAÎTRES — MEUBLES
OBJETS D'ART
133, boulevard Haussmann Téléph. : Élysées 60-84

ACHAT **TIMBRES-POSTE** VENTE
OCTAVE ROUMET

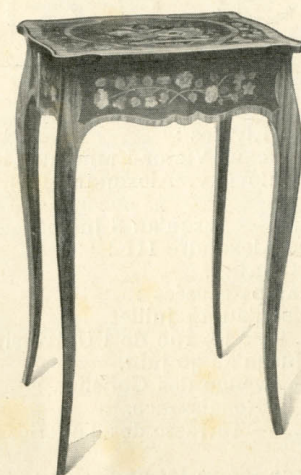
Expert près le Tribunal Civil de la Seine
28, rue SAINT-LAZARE, — PARIS (9^e)
est toujours acheteur de COLLECTIONS
"LA PHILATÉLIE" Revue Mensuelle, spécimen franco

TABLEAUX ANCIENS

GALERIE F. KLEINBERGER

PARIS NEW-YORK
9, RUE DE L'ÉCHELLE 12 EAST 54th STREET
Gutenberg 12-95

Reg. Com. Paris 171.152



PETITE TABLE
TRÈS RARE
D'ÉPOQUE LOUIS XV.
DESSUS
AVEC ATTRIBUTS
DE MUSIQUE.

Maison
LAISIS-LIMARE
fondée en 1886

P. LAISIS

EXPERT

10, rue La Boétie, PARIS (8^e)
Tél. : Élysées 14-72

PARIS - 368, rue Saint-Honoré, 368 - PARIS

FOUNÈS

OBJETS D'ART ET MEUBLES ANCIENS
Importante Collection de Perles Fines
EXPOSITION : HOTEL PARTICULIER, 25, Quai d'Orsay

TABLEAUX MODERNES, EXPOSITIONS PERMANENTES

LÉON GERARD

EXPERT

18, Rue Drouot — PARIS

DURAND-RUEL
TABLEAUX

PARIS NEW-YORK
37, avenue de Friedland 12 East 57th Street

J. WATELINTABLEAUX DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DU XIX^e SIÈCLE

11, Rue Auber, 11
PARIS

TABLEAUX ANCIENS
MEUBLES - TAPISSERIES
ELISABETH PARAF

23 bis, rue de Berri
Paris - Champs-Élysées

Tél. : Élysées 96-58



Pour répondre aux besoins d'une clientèle d'élite, RENAULT a créé trois modèles de voitures de grande classe :

La REINASTELLA, huit cylindres, à 7 places, la voiture idéale de grand tourisme : rapide, spacieuse, d'une ligne impeccable, la "Reine des Voitures".

La VIVASTELLA, six cylindres, à 5 ou 7 places face à la route ; la voiture parfaite de moyenne puissance pour la ville comme pour les longues randonnées.

La MONASTELLA, six cylindres, 4 places ; si douce, si maniable qu'une femme ou un enfant peuvent la conduire sans effort ; la seule voiture de cette dimension offrant le même confort que les voitures plus puissantes.

Voyez-les et vous serez séduit ; mais surtout essayez-les et vous serez convaincu. Téléphonez nous, adressez-vous à nos agents : nous vous enverrons, chez vous, la voiture de votre choix, pour vous permettre un essai. Vous constaterez que, de toutes les voitures de 1929, les STELLA sont celles qui groupent le maximum de qualités.

RENAULT

— 53, Champs-Élysées, PARIS et BILLANCOURT (Seine) —

**GALERIE
JAVAL ET
BOURDEAUX**
44^{BIS}, RUE DE VILLEJUST
EXPOSITIONS

GRAVURES ET MEUBLES ANCIENS

WOOG-MEYER342-344, rue Saint-Honoré
PARIS**DUVEEN BROTHERS**

LONDON - PARIS - NEW-YORK

DIRECTION
DE VENTES PUBLIQUES**Édouard PAPE**85, rue Lauriston
PARIS

TABLEAUX ANCIENS

FÉRAL7, rue Saint-Georges
PARISAbonnement d'un an
France et Colonies : 50 francsÉtranger :
Pays à tarif post. réd. : 70 fr.
Pays à tarif post. aug. : 90 fr.**FIGARO**
Supplément Artistique
HebdomadaireRédaction, Administration
et Publicité
14, r.-point des Champs-Élysées
à l'Hôtel de Figaro

Tél. : Élysées 98-31 à 98-38